Année universitaire 2023-2024

LA PROBLEMATIQUE DE L'IDENTITE DANS LE ROMAN *MAGNUS* DE SYLVIE GERMAIN

Mémoire de Licence Fondamentale en Philosophie Contemporaine

Présenté par Monsieur Nourelhak ERROUSSAFI

Dirigé par La Professeure Dr. Ibtissam BERRAJ

Université Hassan II, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Ben M'sik, Casablanca

Ouverture

« Je rêve d'un vrai praticien à qui je puisse confier toutes mes angoisses ; il me semble qu'il devrait avoir la patience d'écouter. Quel bienfait ce serait de trouver un praticien qui ne me classe pas dès mes premières paroles dans telle catégorie, qui ait assez de patience, de temps et d'amitié pour reconnaître dans mes indications les troubles de ma vie, si profondément en accord, lorsque je souffre, avec le vécu de toute une existence : surmonter ce qu'elle a de douloureux, le dépasser et apprendre ainsi, lentement, le choix inconscient. »

Rainer Maria Rilke, « Lettre à Lou Andreas-Salomé », 12 mai 1904

Remerciement

J'exprime ma gratitude la plus profonde à ma mère qui m'a mis au monde.

Mon modeste travail de recherche a bénéficié du soutien du Professeur Docteur Madame Ibtissam BERRAJ, qui n'a pas hésité à accepter le sujet et qui a bien voulu m'aider à bien des égards, par ses conseils soutenus, je la remercie infiniment de son amabilité.

J'adresse aussi mes sincères remerciements à tous mes Professeurs de Philosophie, de m'avoir donné l'opportunité de participer à ce programme de la Licence de Philosophie et qui m'ont inspiré et guidé vers la sortie de la Caverne.

Je voudrais exprimer ma gratitude à ma famille, à mes sœurs et frères.

A Soulaymane mon neveu, et à ma nièce Monya qui m'ont fait découvrir Sylvie Germain ;
Je leur dis : « *Sans vous, ce travail n'eût point vu le jour* ».

A mon merveilleux père qui n'est plus.

Table des matières

PLAN **5**

INTRODUCTION **5**

CHAPITRE PREMIER « DE L'IDENTITE » **12**

I- IDENTITE : QUELQUES DEFINITIONS **13**
I- IDENTITE DANS LA PHILOSOPHIE ANTIQUE **16**
1- HERACLITE LE PRESOCRATIQUE 18
2- PARMENIDE LE PRESOCRATIQUE 20
3- PLATON 22
4- ARISTOTE 26
5- LE BATEAU DE THESEE 28
I- IDENTITE DANS LA PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE **29**
1- SAINT AUGUSTIN 30
I- IDENTITE DANS LA PHILOSOPHIE MODERNE **33**
1- DESCARTES 34
2- LOCKE 36
3- HUME 37
I- IDENTITE DANS LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE **42**
1- PAUL RICŒUR 43

CHAPITRE DEUXIEME : L'IDENTITE DANS *MAGNUS* **47**

I- SYLVIE GERMAIN ET SON ŒUVRE **50**
1- LA MORT, LA SEPARATION PUIS L'ABONDANT 72
2- LA RENCONTRE DE L'IDENTITE PERSONNELLE ET COLLECTIVE VERS L'EXISTENTIEL 74
X- IDENTITES ET NOMS ENTRE ASSOCIATION ET DISSOCIATION **77**
1- LE RAPPORT IDENTITE - NOM 77
2- IDENTITE : UNE CONDITION HUMAINE 79
3- PEGGY : AUTRE COMME STABILISATEUR DE SOI 82
4- YHWH IDENTITE METAPHYSIQUE ET MORALE 83
XI- IDENTITES : DUALITE SEGREGATIONNISTE ENTRE LE BIEN ET LE MAL **86**
XII- DECOMPOSITION ET DECONSTRUCTION DE L'IDENTITE 'DU JE AU NOUS' DU PERSONNEL AU COLLECTIF' **90**
1- VERS DES IDENTITES EXISTENTIELLES ET POLITIQUES 91

CONCLUSION **93**

BIBLIOGRAPHIE ET OUVRAGES DE REFERENCE **101**

LIENS PAGES WEB **101**

PLAN

Introduction

Chapitre Premier « De l'identité »

I- Identité : quelques définitions

II- Identité dans la philosophie antique

1- Héraclite le présocratique

2- Parménide le présocratique

3- Platon

4- Aristote

5- Le bateau de Thésée

III- Identité dans la philosophie du moyen âge

1- Saint Augustin

IV- Identité dans la philosophie moderne

1- Descartes

2- Locke

3- Hume

V- Identité dans la philosophie contemporaine

1- Paul Ricœur

Chapitre Deuxième : L'identité de *Magnus*

I- Sylvie Germain et son œuvre

1- Brève Bibliographie

2- L'influence religieuse dans Magnus

II- *Magnus*

1- Résumé du Roman 'Magnus' 'L'histoire du Roman'

2- L'Identité, La mémoire et la structure du récit

III- Magnus entre Idem et Ipséité

1- Magnus ?

2- Mémoire et devoir

3- Identité et ouverture

4- L'approche de l'identité personnelle de Paul Ricoeur dans Magnus

IV- Identité une question existentielle

1- La mort, la séparation puis l'abondant

2- La rencontre de l'identité personnelle et collective vers l'existentiel

V- Identités et noms entre association et dissociation

1- Le rapport identité nom

2- Identité : Une condition humaine

3- Peggy : Autre comme stabilisateur de soi

4- YHWH identité métaphysique et morale

VI- Identités : Dualité ségrégationniste entre le bien et le mal

VII- Décomposition et déconstruction de l'identité 'du je au nous' du personnel au collectif'

1- Vers des identités existentielles et politiques

Conclusion

Introduction

Deux chapitres composent mon modeste travail de mémoire, structurés en un premier, qui traite de la notion de l'identité en respectant l'ordre chronologique des philosophes, et en un second, qui aborde la notion au sein du roman *Magnus*, un chapitre complète l'autre.
Il est question dans le chapitre premier de l'identité depuis l'antiquité, il ne prétend pas d'être exhaustif, puisqu'il n'expose pas les approches de tous les philosophes, il essaye seulement d'approcher quelques-uns d'entre eux qui ont marqués l'histoire de la philosophie, dans cette problématique, depuis l'antiquité à nos jours.
Nous allons exposer les notions de l'identité de ces philosophes et montrons en quoi elles diffèrent entre elles. En approfondissant certaines des notions théoriques majeures, en terminant par l'approche du philosophe contemporain, Paul Ricœur dont son concept 'l'identité narrative', connue de son œuvre '*Moi-même comme un autre'*.
Il est question tout d'abord de définir le terme « identité », et ensuite exposer d'une manière croissante et générale les approches des philosophes du sujet.
Nous remarquons que l'influence fût grande des présocratiques, celle d'Héraclite et de Parménide sur les travaux des philosophes qui se sont intéressés de près ou de loin à l'Identité. Il en résulte deux courants : un qui défend la thèse de Parménide qui considère que l'identité est innée et immuable. Alors que la majorité de ces penseurs font l'apologie d'Héraclite, approuvent que toute identité est en construction et en évolution constante et permanente.

Deux voies philosophiques donc émergent :
-Une essentialiste, qui définit l'identité en tant que noyau essentiel, immuable, où les caractéristiques internes d'un individu restent inchangées, et ce malgré les contingences voire les circonstances extérieures.
-L'autre voie existentialiste fait de l'identité un ensemble constituée d'éléments suivants : les expériences de l'individu, la culture, la société, le genre, les valeurs… L'identité est donc changeante puisqu'elle est soumise aux changements dans la vie même de l'individu.
Le psychanalyste germano-américain Erik Erikson est le premier théoricien ayant distingué dans le domaine de la psychologie, entre l'identité personnelle dite 'identité du moi ou égo' et l'identité collective 'dite du groupe' et ce, en 1950.
La formation de l'identité chez Erikson se joue dans l'interdépendance des deux identités, personnelle et collective, la première est propre à l'individu et l'autre culturelle, celle personnelle est donc dépendante de celle collective. [1]

Nous nous sommes basés dans ce mémoire, sur des sources et ouvrages bibliographiques qui ont aidés à mener à bien cette étude et dont la plupart sont de langue française : soit d'origines ou traduits en cette langue, ils sont tirés sous forme de livres, articles, numériques ou en papier, - critiques, dialogues, romans, œuvre, revues, journaux -.

Le sujet de l'identité est orienté dans une géographique occidentale, puisque la roman, source de cette étude est un roman de langue française, relate une histoire de fiction supposée, s'est déroulée en Europe, et plus précisément en grande partie en Allemagne, pendant et après la deuxième guerre mondiale. L'identité que nous allons analyser est celle d'un personnage de fiction du Roman *Magnus*, de l'auteure Sylvie Germain. Cette identité semble complexe car elle oscille entre deux notions, deux voies de l'essence et de l'existence. Entre les innés et les

---

1 Pamela TYTELL, *ERIKSON ERIK HOMBURGER (1902-1994),* https://www.universalis.fr/encyclopedie/erik-homburger-erikson/, Consulté le 20/09/2023.

acquis du personnage Magnus, nous allons voir dans le chapitre deuxième comment cette identité change dans Magnus, dans son individualité, dans ce qu'elle a de stable et de constant, - en empruntant les terminologies de Paul Ricœur - dans sa mêmeté [2] et comment elle varie par rapport à autrui dans son ipséité [3], ce qui fait qu'une personne est unique et distincte d'une autre personne.
L'exploration du concept de l'identité à travers Magnus en quête de son identité, prend les racines de sa crise d'identité causée par des événements historiques réels, qui se sont déroulés au 20ème siècle et qui perdurent à nos jours, sous forme de crises, révoltes, putschs, guerres, terrorisme etc. N'épargnant aucun espace géographique, faisant des dégâts matériels, physiques et psychiques, touchants sans distinction : enfants, femmes, troisième âge et environnement.

« L'œuvre romanesque de Sylvie Germain puise particulièrement le thème de ses fictions dans l'histoire de l'Europe. Elle met en scène le destin des personnages soumis aux événements dramatiques du XXème siècle. Elle entretient ainsi un rapport important avec l'histoire culturelle contemporaine. Elle traite de la division des sociétés et des races, qui provoque les troubles de l'identité chez les personnages ». [4]

Ce chapitre deuxième dresse l'histoire du personnage et informe sur l'identité de Magnus ; son rapport avec son contexte spatio-temporel, dont la mémoire fait défaut, ce qui engendre l'emprunt de plusieurs noms durant tout son parcours, qui affectent les identités décrites par rapport aux approches du concept de l'identité des philosophes que nous avons présenté dans le chapitre premier.

Nous allons découvrir à travers ce personnage de Magnus que l'identité de l'individu humain n'est ni figée ni construite, mais le fruit d'une histoire, d'où la construction est une altérité et le rapport avec l'autre est le point essentiel.
Se connaitre c'est aussi se confronter à soi, voici donc une réponse que va nous livrer Magnus, à la question d'Ulysse : « Je me suis déjà confronté à l'oubli, à l'aveuglement, á l'ensorcellement, à l'engloutissement…Que faut-il vivre encore, pour se confronter à soi-même et savoir qui l'on est ? »[5]
Nous utiliserons les données recueillies à partir de l'œuvre, et mettrons en revue l'identité et son évolution dans son auto-construction à travers l'histoire « le récit ».
D'autres notions liées à l'identité vont surgir telles que : mémoire et conscience. Seront connectés et développées dans but est de faire ressortir l'importance du 'je' du 'même' et de l''autre' car en fin de compte ce n'est ni la fin, ni la totalité d'une identité qu'on va dévoiler dans sa finalité et son achèvement, mais c'est le trajet et le parcours qui semble l'emporter dans une durée, qui n'a pas comme but l'arrivée.

En conclusion nous allons montrer comment cette identité de Magnus pourrait nous livrer une compréhension morale, celle de la nature à la fois du personnage et celle humaine dans son unicité et sa diversité. Bref, c'est cette diversité de nos spécificités identitaires qui nous caractérisent nous les humains, pour enfin que nous soyons ouverts à l'autre, tout en

[2] Mêmeté : idem signifie « le même » en latin.
[3] Ipséité : soi-même.
[4] Seldag BANKIR*, La problématique de l'identité dans les romans de Sylvie Germain : une approche sémiotique*, Thèse doctorale, Présentée et soutenue 21 décembre 2017, Université D'Istanbul, Université d'Istanbul, École Doctorale Sciences Sociales, Département de Langue et Littérature Françaises, page 10.
[5] HOMERE, *L'odyssée*, (Paris, Hachette, 2004), page 92.

étant ouvert à nous même, être conscients de notre particularité non comme totalité fermée, mais comme ouverture au monde.

Magnus est un roman de fiction, de Sylvie Germain, une fiction qui fait apparaitre une réalité identitaire de l'enfant perdu dans ce monde en perpétuelle construction. Une quête de soi à travers l'autre pour se comprendre.
Ne rien oublier dans ce voyage d'Ulysse, cette odyssée contemporaine où les dieux ne font plus la guerre aux côtés des hommes. Seuls les humains prennent en main leur destin.
Si Ulysse aspire à retrouver sa femme et son fils, durant ses dix années d'aventure, notre personnage Magnus aspire à retrouver sa mémoire, car ce trou de mémoire lui cache un commencement de son périple voyage identitaire. En un mot une quête de l'origine, origine à la fois du personnage et de ce premier homme duquel l'humanité cherche l'appartenance.

« Le vent a tourné. Avoir la force jusqu'au bout de ce voyage de retour, ne rien oublier, ni ce qu'il a fait de bien, ni ce qu'il a fait de mal, rendre justice aux hommes et aux dieux, tel est pour Ulysse, dans le petit matin brumeux, ce qu'il considère comme son devoir, afin que tous puissent juger l'histoire de sa vie » [6]

L'identité est donc la problématique que nous allons aborder dans ce roman.
« - Fictions et essais - Sylvie Germain aborde les thèmes chers à notre siècle comme la guerre, la religion, le sens de l'existence, le retour aux origines et la quête de l'identité. Selon les critiques, son œuvre puissante est marquée par la force de l'imagination et par la beauté du style. » [7]

Sylvie Germain nous dessine l'intersection à la fois de l'identité personnelle de Magnus « son personnage », et celle collective de Magnus « du monde qui l'entoure ». Elle est l'intermédiaire entre ce Magnus « moi » et son monde « autre ». Magnus est le lieu par excellence de recherche de l'identité occidentale d'après-guerre.
Cette identité est une fiction, mais qui reflète une réalité purement occidentale moderne, dans laquelle l'individualisation a atteint son point culminant, en effet l'autonomie est devenue égale à la liberté. Cette liberté recherchée de l'époque moderne a permis à l'individu de se sentir plus libre donc plus autonome qu'il ne l'était auparavant dans cette période moyenâgeuse où l'appartenance à l'église et à l'ordre social était une réelle interdépendance entre l'individu et son groupe. Bref où l'identité collective dominait le 'Je', Comme ces sociétés dites sous développées où la nature étatique rend l'identité personnelle très liée à l'esprit du clan, à la famille et à la géographie, comme le désigne Ibn Khaldoun, par l'esprit du clan 'Al ăṣabiyya'.

« Une dynastie à ses débuts est loin d'aspirer à la monarchie. Son autorité dépend de l'esprit de clan, lui-même lié au bédouisme. Si elle est fondée sur la religion, il en va de même. » [8]

Cette identité collective a été nettement distinguée par Erik ERIKSON qui a établi la différence entre elle et l'identité personnelle ; deux identités qui se rattachent.

---

[6] *Op. Cit.,* Homère, *L'Odyssée*, (Paris, Hachette Livre, 2004), page 49.
[7] Seldag BANKIR, La problématique de l'identité dans les romans de Sylvie Germain : une approche sémiotique, Thèse doctorale, Présentée et soutenue 21 décembre 2017, Université D'Istanbul, Université d'Istanbul, École Doctorale Sciences Sociales, Département de Langue et Littérature Françaises, page 10.
[8] Ibn Khaldoun, *Discours sur l'histoire universelle* (*Al Muqaddima)*, Trad. : Vincent MONTEIL, Tome II, (Beyrouth, Commission pour la traduction des chef-d'œuvre, 1968), page 592.

« Il soutient tout d'abord que le développement de l'identité personnelle se poursuit pendant la vie entière. Pour Erikson, le moi est changeant et réceptif. Il suggère ensuite que, outre les quatre stades du développement psychosexuel décrits par Freud, il existe des stades psychosociaux du développement du moi. » [9]

L'identité d'après Erikson se développe au courant de la vie, à la multiplicité du soi et aux différents aspects de l'ego. Il a ainsi contribué au développement de la psychologie à partir des années 1960.

De nombreux débats et théories ont abordé la notion de l'identité dans toutes les disciplines et à travers les siècles. Depuis l'antiquité à nos jours les philosophes n'ont cessé de mettre en question 'l'identité'.

[9] Pamela TYTELL**,** *ERIKSON ERIK HOMBURGER(1902-1994),* https://www.universalis.fr/encyclopedie/erik-homburger-erikson/ Consulté le 20/09/2023.

Chapitre Premier « De l'Identité »

I- Identité : quelques définitions

Aborder la problématique de l'identité est très complexe, appréhender la notion dans sa relation avec soi et avec l'autre est un champ aussi très vaste, en effet ; généralement le concept de l'identité personnelle englobe la manière dont une personne se perçoit elle-même, ainsi que la manière dont elle est perçue par les autres.

Mais que signifie le terme identité ?

Dans le dictionnaire Larousse, le mot vient du bas latin, identitas*, -atis,* et du latin classique *idem,* l'identité vient d'Idem qui signifie le même. L'identité a plusieurs sens :

Primo, l'identité est le rapport que présentent entre deux ou plus des êtres ou choses qui ont une ressemblance parfaite ; exemple : identité de goûts, de penchants entre personnes. Au sens des synonymes, elle est accord, coïncidence, permanence, ressemblance. Au sens des contraires, l'identité désigne, différence, disparité et discordance.

Secundo, l'identité est le caractère de deux êtres ou choses qui ne sont que deux aspects différents d'une seule et même réalité, et constituant un seul et même être. Exemple L'étoile du Berger qui n'est que la planète Venus de l'aube ou du crépuscule.

Tertio, elle est le caractère constant et primordial de quelqu'un, qui appartient à un groupe, qui se singularise par son individualité ; Personne qui cherche son identité. Identité nationale.

In quarto, l'identité est l'ensemble des données de fait et de droit qui servent à reconnaitre un individu, par son nom, prénom, date et lieu de naissance, filiation, etc.) : Rechercher l'identité numérique d'une personne, son empreinte digitale.

Quinto, dans le sens logique et philosophique, L'identité est la caractéristique de deux ou de plusieurs objets de pensée, qui tout en étant distincts par le mode de désignation, par une détermination spatio-temporelle quelconque, présentent exactement les mêmes propriétés.[10]

Définitions :

Dans son sens métaphysique, l'identité est le fait d'être un, exprimée par la relation qu'entreprend l'individu à lui-même, elle est aussi l'appartenance à la même sorte de chose qu'une autre.

En dehors de la notion de l'identité en tant que réalité substantielle stable, du point de vue épistémologique elle dépend du contexte historique et social, elle est liée aux circonstances (espace, temps), aux rôles joués dans la société et aux relations liées par les autres individus.

Au niveau psychologique, l'identité est ce que l'individu se fait de lui en tant que représentation de soi, ce qui donne à l'identité un caractère de continuité et de permanence.

Erik Erikson est le premier chercheur qui a distingué trois identités à savoir : 'identité du moi', 'identité personnelle' et 'identité sociale'.

Dans le sens sociologique, l'identité est la représentation que se fait un groupe de lui-même, et en général ce qui constitue son unité et sa continuité.

[10] https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/identité/41420, consulté le 20/09/2023.

Quant au point de vue philosophique, l'identité donc est une notion métaphysique qui questionne les rapports entre ‘le Même’, ‘l'Autre’, et le ‘Devenir’. C’est une construction qui se fait par la conscience et la connaissance de soi par le biais du récit.

« Connais-toi toi- même » la fameuse maxime de la sagesse grecque antique inscrite à l’entrée du temple de Delphes, par laquelle, la tradition religieuse antique invite l’adepte à connaître sa place dans le monde et sa condition, en tant qu’être entre les bêtes et les dieux. Cette maxime désigne les limites de l’homme en tant que mortel, que plus tard, Platon va reprendre de la bouche de Socrate, et qui va devenir une introspection que l’être doit se faire pour se connaitre, afin de connaitre le monde et ce grâce au questionnement et à la raison, ce questionnement se réalise par un récit que nous nous racontons à nous-même pour nous comprendre, nous avons besoin de ces histoires pour découvrir le moi ainsi que l’autre.

Toujours dans ce rapport du récit à l’identité, Cécile de Ryckel et Frédéric Delvigne**,** dans ‘*La construction de l'identité par le récit’*, note que le fait de raconter son histoire on se raconte soi-même, de là on se comprend en se reconnaissant : « Raconter constitue probablement le moyen le plus quotidien et le plus universel de mettre en forme son expérience vécue, la rendant par là même intelligible à soi-même et à autrui. Nous racontons pour partager la solitude, inhérente à notre condition humaine. Nous racontons pour nous faire connaître. Et surtout, nous racontons pour nous comprendre nous-mêmes. » [11]

[11] Cécile de Ryckel, Frédéric Delvigne, *La construction de l'identité par le récit*, Psychothérapies 2010/4 (Vol. 30), pages 229-240, https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2010-4-page-229.htm, consulté le 24/08/2023.

II- Identité dans la philosophie antique

Un grand nombre considérable de philosophes ont abordé la question de l'identité. Chacun d'eux a donné son approche dans sa globalité, nous allons donc donner un aperçu chronologique sur les notions qui ont été traitées par quelques philosophes, ayant analysés de plus près ce concept et ont en consacré une grande partie dans leurs travaux philosophiques.

Depuis les VIème et Vème siècles av. J.-C, les présocratiques Héraclite et Parménide ont posé la question du rapport de l'un et du multiple, de l'être et du devenir, un paradoxe problématique de l'identité, posé, discuté, depuis l'antiquité à ce jour, passant par les philosophes de lumières jusqu'aux contemporains. La notion de l'identité va donc osciller entre unicité et multiplicité, individualité et collectivité, singularité et pluralité, conscience et inconscience, mêmeté et ipséité et surtout permanence et changement.

Le paradoxe de cette notion réside donc en ces questions : L**'**identité est-elle stable ou peut-elle changer **?** Sommes-nous toujours les mêmes ? L'identité est-elle stable ou changeante ?

Nous allons commencer par les deux approches de l'identité chez Héraclite et Parménide qui paraissent répondre aux questions posées et auxquelles nous allons consacré une bonne partie dans ce chapitre.

1- Héraclite, le présocratique

L'identité chez Héraclite (environ 550-480 av. J-C.) '*Le philosophe du devenir*'

Brève biographie

Héraclite est né à Ephese, en Ionie. Probablement d'origine aristocratique, contemporain de la chute des cités d'Asie Mineure, Milet et Ephese et aussi de l'avancée perse en Grèce, et le début des guerres opposants les Grecs aux Persans. Il ne reste de ses écrits que quelques fragments. « Les fragments et les témoignages relatifs aux penseurs présocratiques proviennent pour la plupart d'auteurs tardifs, essentiellement des commentateurs d'Aristote, comme Simplicius, d'auteurs chrétiens qui polémiquent contre la philosophie païenne (Eusèbe de Césarée, Hippolyte, Clément d'Alexandrie) et de compilateurs érudits comme Diogène Laërce, le pseudo-Plutarque ou Stobée. »[12]

Connu par sa célèbre déclaration : "Aucun homme ne peut traverser deux fois le même fleuve, car ni l'homme ni l'eau ne seront les mêmes".

« Héraclite prétend que le rebelle, l'opposé est seul utile, que la plus belle harmonie ne sort que des contrastes et des différences, et que tout dans l'univers est né de la discorde ».[13]

Postérieur aux philosophes de l'école de Milet, et comme eux, Héraclite conçoit un principe naturel, origine et unique pour la creation des choses : le feu, à qui, il donne le nom de l'un ou de la chose sage. En conséquence, à cause de l'effet du principe du feu, les choses et les êtres sont toujours menacés de désunion.

L'ordre du monde ou le Logos comme le nomme Héraclite, est le résultat de l'instabilité de l'équilibre des contraires. D'où on peut relever de sa philosophie deux idées qui semblent fondamentales à savoir : la guerre (polemos), c'est-à-dire l'équilibre conflictuel des contraires. Ce conflit est à la fois le centre du monde et de l'instabilité des choses ; d'où sa fameuse idée : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ».

Deux mobilismes universels s'opposent, celui d'Héraclite souvent opposé à celui de Parménide. Héraclite estime que le feu est un principe non seulement cosmologique, mais également psychologique et politique ; il explique aussi les tensions de l'âme humaine et les conflits de la cité : d'où la dépendance entre le monde et l'homme.
Héraclite est vraisemblablement le premier philosophe à proposer une théorie du monde cosmologique, et une théorie anthropologique concernant l'homme.
En conséquence, par l'effet de ce principe, les choses et les êtres sont sans cesse menacés d'émiettement et de disparition. Héraclite doit une grande partie de sa célébrité à l'affirmation qui dit que tout est en mouvement, parce que tout change. Comme le déclare Socrate dans *le Cratyle* de Platon, exposant les deux thèses portant sur la vérité ; celle d'Hermogène qui fait de la convention le principe du nom, et la thèse de Cratyle qui fait de la nature principe du nom. Socrate argumente par les propos d'Héraclite en disant : « Quant aux auteurs d'osia,

[12] Luc Brisson, Arnaud Macé et Anne-Laure Therme, *Lire les présocratiques*, Paris, Puf, Paris, 2012, pp.19-20.
[13] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, trad., Alfredo Gomez-Muller, Paris, Le Livre de Poche, 1992, page 319.

ceux-là doivent croire à peu près, comme Héraclite, que les choses qui sont se meuvent toutes et que rien ne demeure ; qu'elles ont donc pour cause et pour principe directeur l'impulsion (to ôthoun), bien nommée par la suite osia. » [14]
Il ajoute en citant la fameuse pensée d'Héraclite : « Socrate. - Héraclite dit, n'est-ce pas ? que « tout passe et rien ne demeure » ; et, comparant les choses au courant d'un fleuve, il ajoute que « on ne saurait entrer deux fois dans le même fleuve ». » [15]

Héraclite ne confirme pas que les hommes échouent à comprendre les choses et en particulier eux-mêmes bien au contraire, il préconise que les hommes ne parviennent pas à la vérité car ils n'emploient pas convenablement la raison.
Pour lui le changement perpétuel ne s'oppose pas à l'unité et à l'ordre, car l'harmonie est derrière ce changement et cette mobilité des choses. C'est qu'en apparence que le contraire surgit, la réalité étant en perpétuel mouvement, change continuellement, elle possède un ordre qui est à la fois perpétuel et divin dont la raison en est sa connaissance et son discours.[16]

A l'opposé du principe de non-contradiction d'Aristote, l'identité chez Héraclite est constituée de contradictions, ce qui l'oppose à Parménide aussi, lequel pense qu'il nous est impossible de connaître les phénomènes, puisqu'ils sont toujours en perpétuel changements. Héraclite estime que cet échec de compréhension réside dans l'impossibilité de saisir la raison dans sa totalité de ce tout.

Dans *Logos et Structure,* Silvia LIPPI note : « Pour Héraclite, l'identité à soi – l'unité – est à concevoir à partir de l'idée de la mobilité : le fleuve diffère de lui-même sans pourtant devenir autre chose que lui-même. C'est la même nature qui perdure : il y a bien un même fleuve, en dépit de son écoulement. L'unité spatiale dans l'identité à soi est donnée par le changement et non par l'étendue uniforme. « Ce principe est la nature, la physis, la cause immanente de toute vie, qui opère en unissant les contraires - lesquels se présentent pourtant, immédiatement, comme des opposés (car le jour exclut la nuit, l'hiver, l'été, etc.).[17]

Le devenir n'est pas linéaire selon notre philosophe, car il serait contraire à l'Être. Le devenir s'effectue en boucle, se projette toujours en avant, vers le futur comme le souligne Jean BRUN : « La vie du feu naît de la mort de la terre, la vie de l'air naît de la mort du feu, la vie de l'eau naît de la mort de l'air et la terre naît de la mort de l'eau. La mort du feu engendre l'air et la mort de l'air engendre l'eau. La mort de la terre fait naître l'eau, la mort de l'eau fait naître l'air, la mort de l'air engendre le feu. Et inversement » (fgt 76). » [18]

---

[14] Luc BRISSON, Arnaud Macé et Anne-Laure Therme, *Lire les présocratiques*, (Paris, Puf, 20120) , pp. 183-184.
[15] Ibid., page 184.
[16] Voir, Silvia LIPPI, *Héraclite, Lacan : du logos au signifiant*, Recherches en psychanalyse 2010/1 (n° 9), pages 55 à 62, https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2010-1-page-55.htm#pa7 , consulté le 15/08/2023.
[17] Parménide, *Le Poème : Fragments*, Trad. Marcel CONCHE (Paris, Presses Universitaires de France, 1999), page 27.
[18] Jean BRUN, *Chapitre III. Héraclite*, Dans Les présocratiques (2019), pages 43 à 63, https://www.cairn.info/les-presocratiques--9782715401600-page-43.htm, consulté le 19-10-2023.

2- Parménide le présocratique

L'identité Chez Parménide (environ 540-450 Av. J.-C.) '*Le philosophe de l'être'*

Brève biographie

Né en Italie du sud, à Élée, Il est le représentant par excellence des Éléates. Connu par son poème philosophique, *De la nature*, dont il reste que des fragments, il a exercé une grande influence sur Platon en lui consacrant, *Parménide* l'un de ses dialogues en est témoin, dont le principal personnage est l'étranger d'Élée est non Socrate comme dans la plupart de ses dialogues.

« Les philosophes éléates forment une école à Élée, ville de l'Italie, au sud de Salerne, fondée par les Phocéens après la conquête de l'Ionie par les Perses » [19]

Platon distingue entre la vérité et l'opinion (Doxa), liée aux apparences une vérité jugée trompeuse. Parménide rejette le sensible et le devenir. L'être selon lui est constant, figé et insécable : d'où la différence entre sa pensée et celle d'Héraclite que nous avons vu en haut dont la pensée affirme la mobilité universelle de toute réalité.

'Seul l'être est, et le non-être n'est pas' telle est la pensée philosophique de Parménide.

Sa pensée a inspiré un grand nombre de philosophes. Ses disciples, Zénon d'Élée et Mélissos de Samos, ont interprété la première partie de son poème, qui fait de la conception de l'être : un, invariable, et constant.

Nous ne nous pouvons pas comprendre l'être, dans le passé, ni dans l'être du futur. Seul l'être est un tout dans sa totalité, dans le maintenant. Nous ne pouvons prononcer l'être était, puisque l'être est, n'est pas, ni l'être sera puisque l'être est n'est pas non plus. L'être est éternel, il subsiste dans une sorte de présent intemporel. « L'être n'est pas divisible, et qu'il a un achèvement. Comment pourrait-il être par la suite, l'être ? Et comment serait-il venu à être ? Car, s'il est venu à être, il n'est pas; il n'est pas non plus s'il doit être un jour. » (fr. 8, 19-20-21) page 128[20]

L'être est un et continu, donc il n'est pas divisible, parce qu'il n'est pas plus ici et moins là : il est partout égal, et il n'y a rien qui peut l'empêcher d'être unifié, parce qu'il est entièrement plein : « restant identique dans l'identique, il gît en lui-même, et de la sorte il reste là, solide » (fr. 8, v. 29-30). « Restant le même et dans le même état, il repose en lui-même, et reste ainsi fermement ici même fixé. » [21]

---

[19] Henri Dominique SAFFREY, *ÉLÉATES (VI^E-V^E s. av. J.-C.)*, https://www.universalis.fr/encyclopedie/eleates/ consulté le 20-10-2023.
[20] PARMENIDE, *Le Poème : Fragments*, Trad. Marcel CONCHE (Paris, Presses Universitaires de France, 1999), page 128.
[21] Ibidem.

L'existence absolue de l'être, non créé, indivisible, éternel, universel, unique, continu et sans faille, exclut toute multiplicité, toute transformation, en un mot tout devenir.

Parménide lie la pensée à l'être, elle s'exprime grâce à lui, le pensé et l'être sont une même chose, cette idée sera prise plus tard par René Descartes dans son Cogito « je pense donc je suis ». Il est à noter que la pensée et l'être ne font qu'un chez Parménide contrairement à Descartes qui sépare la pensée de l'étendu.

Si l'être est éternel, immobile, un, les expressions telle que : naître et périr, être et ne pas être, changer de place et de couleur, toutes désignent des changements et des altérations, ne sont que des créations humaines, et ne sont pas vraies, ces soit disant vérités ne sont que des nom (onoma) ; donc des apparences et non des vérités « C'est pourquoi sera nom tout ce que les mortels ont posé, croyant que c'était vrai: naître et mourir, être et ne pas être, changer de lieu et changer de couleur. » (fr. 8, v. 38-41)[22]

Ainsi, Parménide nie la réalité du changement et des différences, ou bien il les classe en tant que simples apparences, que les « mortels », c'est-à-dire tous ceux qui suivent la voie de l'erreur, ne savent pas expliquer de façon satisfaisante.

« On peut donc interpréter le changement et la venue à l'être en fonction des interactions de choses déjà existantes. » [23]

On peut déduire que d'après les interprétations de fragments et d'analyses des philosophes contemporains, entre autres : Marcel Conche, Jean BEAUFRET, que l'identité chez Parménide est une est toujours la même, mais à la fois pensée et être. Et que seule son interaction avec les autres identités 'êtres ou choses' qui nous donne cette impression que l'identité 'l'être' est changeante. L'identité est donc associée à l'ici et le maintenant : « Ce qui est pensé est le réel même en soi, qui se laisse voir comme il est, dans sa vérité. » [24]

Nous avons jugé utile de conclure avec la note du philosophe Jean BEAUFRET [25] qui fait des deux penseurs présocratiques Héraclite et Parménide, origine de la pensée en occident. Malgré leurs différences de pensées ils se ressemblent au point de vue épistémologique, l'un ne fait que compléter l'autre dans l'élaboration d'une origine à la pensée occidentale : « Peut-être Parménide et Héraclite, bien que leurs paroles soient apparemment disparates, ne disent-ils cependant l'un et l'autre qu'une même chose, dans la mesure où l'un et l'autre sont à l'écoute d'un même Logos, et dans la mesure où ils l'écoutent l'un comme l'autre d'une même oreille à l'origine de la pensée occidentale. [26]

---

[22] PARMENIDE, *Le Poème : Fragments*, Trad. Marcel CONCHE, (Paris, Presses Universitaires de France, 1999), page 128.
[23] Ibid., page 28.
[24] Ibid., page 25.
[25] Jean BEAUFRET a traduit et expliqué le Poème de Parménide (1955) à la lumière de la pensée de Heidegger dont il fut, par ailleurs, un brillant commentateur : *Dialogue avec Heidegger (I. Philosophie grecque, 1973 ; II. Philosophie moderne, 1973 ; III. Approche de Heidegger*, 1974.).
[26] PARMENIDE, *Le Poème*, Trad. Jean BEAUFRET (Paris, Presses Universitaires de France, 2ème édition, Quadrige, 2006), page 24.

3- Platon

L'identité Chez Platon (environ 428-347 Av. J.-C.) '*Le fondateur de l'Académie*'

Brève biographie

Issue d'une famille noble athénienne, Platon naquit à Athènes, il est témoin de la chute d'Athènes causée par la guerre du Péloponnèse, et de la tyrannie des Trente. Jeune il rencontre Socrate ; sous son influence, il choisit la voie de la spéculation philosophique. Mais la philosophie n'en doit pas moins avoir une destination politique : Platon tente vainement à plusieurs reprises de pratiquer en Sicile, sa théorie politique sous les règnes des tyrans Denys de Syracuse et Denys le Jeune. Il fonde l'Académie, à son retour de son voyage de la Sicile, une sorte d'opposition intellectuelle face à la démocratie athénienne, Cette institution durera jusqu'au VI siècle apr. J.-C., Platon meurt à Athènes, à l'âge de 80 ans.

Les Dialogues :

Les œuvres de Platon sont des dialogues, une philosophie sous la forme littéraire dont la vérité est l'objet de la recherche commune et rationnelle et ce grâce à la dialectique, une méthode comme art d'interroger et de répondre.

Le dialogue instaure entre les interlocuteurs, un rapport qui exclut toute violence car fondé sur la raison. « Désormais méthode rationnelle, la tekhnè dialectïkè met en mouvement l'âme entière, lui donne son rythme propre et la place sur le chemin, methodos, de la vérité.»[27]

Platon distingue deux dialogues, oppose celui philosophique qui est fondé sur la recherche sincère de la vérité, à celui des sophistes qui, chez les démocrates d'Athènes n'a de finalité que le pouvoir, maîtriser l'opinion, sans se soucier de la vérité en tant que finalité.

Être et savoir :

Qu'est-ce que savoir ? Socrate affirme contre le sophiste Protagoras : " Il dit en effet, n'est-ce pas, que l'homme est mesure de toutes choses, de celles qui sont, au sens où elles sont, de celles qui ne sont pas, au sens où elles ne sont pas ? [28], en affirmant qu'il y a donc autant de vérités que d'individus, que chaque individu possède sa propre vérité. C'est la raison pour laquelle Platon va affirmer l'universalité du vrai savoir, pour échapper au relativisme, il préconise une vérité qui ne change pas en considération des circonstances, les individus ou les moments. Savoir, c'est dépasser la particularité des opinions et unifier la multiplicité des choses par une définition universelle. L'essence des choses n'existe pas dans notre monde sensible car soumise au changement, à la diversité et à la multiplicité. Ce monde est appréhendé par l'opinion « doxa » et non par la science. Protagoras limité le savoir à l'opinion, ainsi sa doctrine n'est que ce mobilisme universel, défendu par Héraclite, dans lequel il n'y a aucune réalité stable ni permanente.

---

[27] Jean-François MATTÉI, *Platon*, Que sais-je, (Paris, Puf, 3ème édition, 2010) page 34.
[28] Platon, *Œuvres Complètes*, Luc BRUSSON, (Paris, Flammarion, Nouvelle édition, 2023) page 2214.

Un vrai et original savoir exige un autre monde dont les êtres sont éternels et non changeants : Ce sont ces ‘eidos’, ces Idées, formes ou essences, ces êtres réels immatériels, intelligibles, doués d’une objectivité absolue, un vrai réel en face duquel, la réalité et le monde sensible n'est que reflet.

Les réalités sensibles ne sont réelles que quand elles agissent en participant aux essences du monde idéal. Cette théorie de la participation permet à Platon d'expliquer la transcendance de ce monde intelligible, qui est extérieur et supérieur au monde sensible, en est le principe de son existence. Ces essences en tant que principe sont plusieurs, mais forment une pyramide dont le sommet est un, une réalité conditionnant toutes les autres essences sans être elle même conditionnée par quoique ce soit.

Ce principe absolu, n’est autre que le Bien selon Platon, où toute la connaissance des deux mondes sensible et intelligible en procurent à la fois leur être et leur possibilité d'être connus.

Identité entre Réminiscence et maïeutique :

Connaitre, c’est se connaitre, ‘connais-toi, toi-même’ sortir de la caverne des illusions de ce monde sensible, et faire l’introspection, se connaitre soi-même. A l'instar de la mère de Socrate la sage-femme. Socrate utilise cet art d'accoucher les esprits, par cette maïeutique, les questions aident les interlocuteurs de trouver la vérité au fond d’eux même.

La maïeutique est l’aboutissement de la réminiscence de ce rappel, chacun peut accéder à la vérité, par sa propre raison, cette vérité que nous connaissions déjà dans le passé, ainsi Connaitre est ce processus de se ressouvenir, dans *Menon* où l'esprit a contemplé dans le passé, les vérités intelligibles qu'il a oubliées quand il s'est incarné dans un corps sensible « Soma ». Cette doctrine est souvent énoncée sous forme de mythes appelée la migration des âmes vers l'intelligible.

La recherche de soi s’effectue à la fois par mémoire et interrogation, l’identité de l’être est ainsi formée par ces deux procédés mémoire et introspection.

Le multiple et le devenir une problématique de l’identité de la personne chez Platon ; en effet, c’est dans *Le banquet* que Platon va poser la question et donner la réponse par la bouche de Diotime.

Comment l’être reste le même, alors que son physique et ses idées changent et évoluent durant son vivant ?

Diotime nous répond :

> « Si tu es vraiment convaincu, reprit-elle, que l'objet de l'amour est par nature celui sur lequel nous sommes plusieurs fois tombés d'accord, tu n'as pas à t'en étonner. Car, dans le monde animal, la nature mortelle obéit au même impératif que celui qui vient d'être formulé quand elle cherche, dans la mesure du possible, à perpétuer son existence c'est à dire à être immortelle. Or, elle ne le peut qu'en engendrant, de façon à toujours laisser un être nouveau à la place d'un ancien. En effet, quand on dit de

chaque être vivant qu'il vit et qu'il reste le même - par exemple, on dit qu'il reste le même de l'enfance à la vieillesse -, cet être en vérité n'a jamais en lui les mêmes choses. Même si l'on dit qu'il reste le même, il ne cesse pourtant, tout en subissant certaines pertes, de devenir nouveau, par ses cheveux, par sa chair, par ses os, par son sang, c'est-a-dire par tout son corps. Et cela est vrai non seulement de son corps, mais aussi de son âme. Dispositions, caractères, opinions, désirs, plaisirs, chagrins, craintes, aucune de ces choses n'est jamais identique en chacun de nous ; bien au contraire, il en est qui naissent, alors que d'autres meurent. » [29]

La notion d'identité reste très liée à la notion de l'âme. Puisque l'âme est immortelle elle possède donc une identité propre, dans une sorte de réalité ontologique distincte du corps, qui n'est qu'un véhicule temporaire de l'âme. Soma [30]

Donc dans sa théorie des idées, Platon distingue deux mondes, le monde sensible et le monde des idées. Nous relevons donc deux types d'identité qui s'imposent : l'identité sensible et l'identité intelligible. L'identité sensible est propre au corps et aux sentiments et sensations. Cette identité est changeante, relative et illusoire. L'autre identité est intelligible, liée à l'âme donc à la connaissance de soi. Cette identité est absolue, inchangée, éternelle, elle est la vraie identité.

Dans le dialogue Phèdre, Platon explique que l'âme est un cosmos en soi, composé de trois parties : le logos, le Thumos et l'éros.

Le logos est la partie rationnelle de l'âme, responsable de notre raisonnement et de notre capacité à connaître le monde intelligible.

Le thumos est la partie irrationnelle de l'âme, responsable de nos émotions et de nos impulsions. Enfin, l'éros est la partie désirante de l'âme, responsable de notre aspiration au bien et à la beauté.

Selon Platon, notre identité véritable se trouve dans la partie rationnelle de notre âme, dans notre capacité à connaître et à comprendre le monde intelligible. La philosophie est donc pour lui une manière de se connaître soi-même et de découvrir son véritable être, en appréhendant le monde intelligible et en se libérant de l'illusion des sens.

Ainsi l'identité chez Platon comme chez Parménide est un concept fondamental de l'être et la condition sine qu'ânon de la connaissance, l'identité, est une permanence dans le temps.

> « Quelque chose de moi ne se réduit pas au corps puisqu'il n'est ni soumis à la même temporalité, ni à la même composition. Mon âme, parce qu'elle est indivisible et immortelle, assure d'abord mon identité le temps que dure ma vie. Alors que mon corps change, …je ne change pas, c'est mon corps qui change et il n'est qu'un élément inessentiel de mon identité réelle. Mais toute la force de cette définition de l'identité, c'est bien sûr de vaincre la mort. Si la pensée de l'identité doit avoir un sens

[29] PLATON, *Le Banquet*, Trad. Luc BRISSON, (Paris, Flammarion, Nouvelle édition, 2007), page 152.
[30] Du grec ancien σῶμα, sõma qui veut dire corps.

métaphysique pour l'homme, il semble bien que ce soit en lui apportant la seule réponse : restera-t-il quelque chose de lui après sa mort ? Or Platon répond non seulement que oui mais qu'en plus, ce qui restera de moi suffira à me dire encore et ce noyau identitaire gardera mes souvenirs, comme l'âme d'Ajax qui conserve la mémoire de la guerre, et la trace de mes actes. Autrement dit, l'âme garantit ma survie, dans les changements du corps et au-delà. Platon va même jusqu'à appuyer sa théorie de l'immortalité de l'âme sur l'argument de la réminiscence : c'est parce que j'ai déjà contemplé les idées pures que je peux m'en ressouvenir lors de mon existence incarnée. Mon corps, lui, n'est pour rien dans cette intelligence. Je ne perds donc rien d'essentiel en mourant. » [31]

[31] Marie-Christine Nizzi, *Le Propre et l'Étranger* : *Le concept d'identité vécue en première personne*, Thèse doctorale, Philosophie. (Université Panthéon-Sorbonne, Paris I, 2011), page 51.

4- Aristote

L'identité Chez Aristote (environ 384-322 Av. J.-C.) '*Le premier Maître*'

Brève biographie

Aristote, né en Macédoine, à Stagire, issu d'une famille de médecins. A Athènes il rentre à l'Académie et devient l'élève de Platon. II devient le précepteur du fils du roi Philippe de Macédoine, Alexandre le Grand. Il fonde le Lycée, sa propre école à Athènes. Parmi ses grands œuvres qui nous sont parvenues, *Éthique à Nicomaque, Organon, Métaphysique, De l'âme, Les Politiques*, qui ont influencé la pensée du Moyen Age, au point elles sont devenues la référence obligatoire pour les philosophes et théologiens de l'époque.

Aristote dans sa jeunesse était platonicien, puisqu'il est l'élève de Platon. Ensuite il se séparer de Platon son maître. C'est la méthode qui l'oppose à Platon Son opposition à Platon, Aristote est empirique, il cherche les principes qui gouvernent le réel, C'est par l'expérience qu'on pourra les découvrir. Et enfin refuse l'idée de l'existence séparée du monde intelligible s'opposant au monde sensible.

Par ces principes : Forme et matière, acte et puissance, Aristote distingue dans toute chose deux aspects, une forme et une matière, La forme c'est ce qui fait de la chose ce qu'elle est, la matière est le support de la forme, la matière est donc associée à la puissance, 'elle est à l'objet ce que la puissance est à l'acte'.

Nous distinguons chez notre philosophe deux identités : Une identité en tant que matière et une autre en tant que forme.

L'identité matérielle est tous ce qui a un rapport avec la substance physique d'un être, c'est-à-dire la matière. Par exemple, un arbre est identique à lui-même, même s'il pousse, vieillit et se transforme dans le temps. L'identité matérielle est donc liée à la continuité de la matière (son évolution). Quant à l'identité formelle se réfère à l'essence ou à la nature d'un être. C'est ce qui rend un être ce qu'il est, indépendamment de sa matière. Par exemple, selon Aristote, un chêne est défini par son essence de chêne, qu'il soit au stade de graine, de jeune pousse ou de grand arbre. L'identité formelle est donc liée à la permanence de l'essence.

Pour Aristote, l'identité est liée à l'essence de l'être et à sa nature. En effet ; dans chaque être réside une essence unique à cet être, elle définit et détermine son identité en lui donnant sa particularité. L'identité fait que la chose ou l'être est ce qu'il 'elle' est. L'identité est liée aux caractéristiques spécifiques de l'être et à sa finalité. La raison et la capacité du raisonnement ainsi que la finalité sont les caractéristiques distinctives de l'identité d'un être humain. Sur le plan moral, cette finalité réside dans l'accès au bonheur qui ne se réalise que par la connaissance à travers la raison.

L'identité est également liée aux caractéristiques spécifiques de l'être et à son but dans l'existence l'exemple de la statue de Zeus le démontre bien : « Soit une statue de Zeus : sa matière est le bloc de marbre dans lequel elle a été sculptée ; sa forme, l'ensemble des

déterminations ; un bloc de marbre peut devenir une statue ou toute autre chose. Elle est donc le sujet du changement, ou comme le dit Aristote ; elle est puissance ‘dunamis’, c’est-à-dire virtualité : Exister en puissance s’oppose à exister en acte ‘energeia’ c.-à-d. Le bloc de marbre est ‘la statue de Zeus est en puissance’, alors qu’une fois achevée ‘la statue de Zeus est en acte'.

Le principe d'identité fait partie des trois principes d’Aristote ; ce premier principe est démontré ainsi, la chose ‘A’ se vérifie elle-même. ‘A=A’. Le deuxième principe est celui du tiers exclu : une proposition ‘A’ est vraie ou fausse, ‘A’ ou ‘B’ et enfin le principe de non-contradiction : une proposition ‘A’ ne peut être à la fois vraie et fausse.

« Aristote s'intéresse surtout au principe suprême, le principe de non-contradiction, qu'il établit en montrant que son ignorance rend le discours impossible. » [32]

A travers son principe qui affirme qu'une chose est entièrement égale à elle-même ‘A = A’. L’identité est liée à la notion d'être et d'essence. Selon lui, l'identité d'un être réside dans sa nature intrinsèque, son essence qui le définit en tant qu'individu unique.

Cette identité est liée à la notion d'essence aristotélicienne qui affirme que chaque être possède une essence spécifique qui le distingue des autres.

Des quatre causes à savoir matérielle formelle, efficiente, et finale que nous venons d’exposer c’est la dernière cause finale qui importe pour Aristote. L’identité, donc est évaluée par rapport à sa finalité, tout en distinguant l’essence des attributs qui varient d’un individu à l’autre et ce, sans toucher à l’essence. L’identité principale demeure intacte. Alors nous pouvons conclure que l'identité chez Aristote est intégrée à l'essence de l’être, c’est elle qui le définit en tant qu'individu, ayant ses particularités uniques. Ainsi le distingue des autres êtres.

Aristote conclut que chaque être possède une finalité, un ‘telos’, une cause finale qui est dans son essence, et c’est en accomplissant cette finalité que l'identité de l'être se réalise pleinement.

[32] ARISTOTE, *Topiques*, Tome I, Livres I-IV, Trad. Jacques BRUNSCHWIG, (s.v., s.d.,) pp. 11-12.

5- Le bateau de Thésée

Le bateau de Thésée source de questionnement de l'identité

Plutarque (c. 45 – 125 AP. J-C.), a soulevé le problème du bateau de Thésée (1). Est-t-il le même, tout au long de sa navigation puisqu'on a remplacé toutes ses pièces en mer avant qu'il accoste au port d'Athènes ?

Le bateau de Thésée est à la fois exemple du paradoxe que la notion de l'identité pose comme questionnement philosophique pour appréhender le concept et ce à cause des changements survenus dans le temps sur le bateau lui-même. Une problématique qui interroge et la nature de l'identité et son individualité.

L'histoire de Plutarque, raconte que Thésée le roi d'Athènes dans ses expéditions maritimes utilisait un navire qui a subi des détériorations. Il a été réparé- en changeant les pièces, les unes après les autres – de réparation en réparation, toutes les planches d'origine du bateau ont été remplacées par des planches neuves. De là émerge la question primordiale : le bateau de Thésée est-il toujours le même malgré ses changements ? Son identité réside-t-elle dans ses pièces ou bien dans d'autre chose ?

Une problématique qui occupera de nombreux philosophes de l'époque moderne, et notamment John LOCKE qui va problématiser le sujet en ces termes : si, avec les mêmes planches du bateau de Thésée, nous avons construit un autre bateau, ce dernier serait-il le bateau d'origine de Thésée ? cette question soulève la difficulté de définir ce qui constitue l'identité d'une chose ou d'un être alors qu'ils ont connu des changements.

Sommes-nous pareil à ce bateau de Thésée ? Sommes-nous identiques à nous-mêmes et en même en construction ?

De cette question John LOCKE va construire son concept d'identité :
En répondant à la question : Lequel de ces deux bateaux est le vrai bateau de Thésée ? Celui construit d'origine. Ou celui dont toutes ses pièces ont été changées et remplacées ?
Avant de passer à ce grand philosophe moderne du sujet et à qui nous allons réserver une partie de notre étude en essayant d'élucider son approche du concept de l'identité.

Après avoir revu en bref les notions de l'identité des philosophes connus de l'antiquité, nous allons voir en bref la notion de l'identité chez Saint Augustin. Une notion très chrétienne qui a dominé en général la pensée du moyen âge. Parler de l'identité chrétienne c'est ne pas sauter cette longue page de l'histoire de la pensée philosophique – intermédiaire- entre antiquité et modernité. Saint-Augustin est le socle de la pensée chrétienne occidentale, il est à la fois théoricien du christianisme, et un outil pour comprendre la philosophie du Moyen Âge et celle de la Renaissance.

I- Identité dans la philosophie du moyen âge

1- Saint Augustin

L'identité au Moyen Age : Saint Augustin (354-430 Ap. J.-C.) '*Le philosophe théologien*'

Saint Augustin (354-430)

Brève biographie

Né à Thagaste (Algérie actuelle), Saint Augustin est élevé à la fois dans la culture païenne et le christianisme du côté de sa mère. Converti à ce dernier en 386, Il décide de se vouer au mysticisme. Mais sera conduit à mener une vie d'évêque. D'une œuvre immense, on a surtout retenu *Les Confessions*, sorte d'autobiographie spirituelle, et *La Cite de Dieu*.

Avant d'aborder l'approche Augustéenne de l'identité, nous avons jugé utile de montrer ses notions connues sur le temps et la cité tirés de ses deux ouvrages à savoir : *les Confessions* l'ouvrage dans lequel Saint Augustin raconte sa jeunesse et sa conversion et *la Cité de Dieu* dans lequel l'auteur oppose la Cité de l'au-delà à la Cité d'ici-bas.
Il n'est pas aisé de parler de l'identité chez ce philosophe chrétien sans parler de son concept du Temps. : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si 'rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent. » [33]

Pour Saint Augustin seul le présent est mesurable par le biais de la conscience, il dit à ce propos : « Mais c'est le temps en train de passer que nous mesurons par la conscience que nous en prenons. Quant au passé qui n'est plus, quant au futur qui n'est pas encore qui peut les mesurer, à moins qu'on n'ose prétendre que le néant peut se mesurer ? Ainsi lorsque le temps passe, il peut être présent par la conscience et mesuré. Mais quand il est passé, il n'est point mesurable, car il n'est plus. »[34]

Selon Saint Augustin, il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir. Qu'il désigne parfois aussi par, le présent du passé, le présent du présent et le présent du futur ; en affirmant : « Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'intuition directe ; le présent de l'avenir, c'est l'attente. Si l'on me permet de m'exprimer ainsi, je vois et j'avoue qu'il y a trois temps, oui, il y en a trois. » [35]

Pour le philosophe chrétien c'est l'esprit qui agit à la fois attentionné par l'objet en le mémorisant, il se projette dans le futur, sans oublier le passé. Ce n'est pas l'attente du futur qui rend le futur long. Le passé non plus n'est pas long car il n'existe plus, ce qui le rend long ce passé c'est son souvenir.

---

[33] Saint Augustin, *Les confessions*, Trad. Joseph TRABUCCO, (Paris, GF. Flammarion, 1964), page 264.
[34] Ibid., page 267.
[35] Ibidem.

Cité Céleste et cité terrestre

Saint Augustin distingue deux cités : la cité de Dieu de l'éternel et la cité terrestre des mortels.

« Mon royaume n'est pas de ce monde ", disait le Christ dans la bible. Dans *La Cite de Dieu*, Saint Augustin montre que deux cités coexistent dans ce monde, mais qu'elles ont des fins différentes. La cité terrestre procède à la perversion de la volonté, puisqu'elle prend pour principe l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, alors que la cité céleste au contraire, fondée sur l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, regroupe toutes les nations qui respectent Dieu et vivent sous sa loi : « elle réunit les justes par-delà les frontières et "jusqu'aux extrémités de la terre · Les deux cités, enchevêtrées dans l'histoire, devront un jour se dissocier. Car la cité céleste poursuit sa fin et attend pour récompense la réconciliation définitive de tous les peuples dans la cite de Dieu. »[36]

Les trois dimensions du temps

Le passé, le présent et l'avenir n'ont de sens que ce que leur concède l'âme. C'est ainsi que l'avenir ne tient son existence que de l'attente inquiète de l'âme, et que le passé tire sa profondeur de l'effort de l'âme pour se souvenir. Le présent cesse d'être écartelé entre les deux temps du passé et du futur par l'attention de l'âme qui lui octroie une relative stabilité et constance. C'est l'activité de l'esprit qui donne le sens à l'être et au temps
Il ressort dons à travers ces notes que l'âme est conçue comme identité essentielle dans la pensée augustéenne, étant donné que le moyen âge est caractérisé par la religion et que le christianisme domine la vie des individus. L'église a influencé en général la pensée médiévale, le christianisme est devenu non seulement un culte mais aussi une fin pour réaliser le salut éternel. Une identité chrétienne est donc marquée par le dualisme biblique, opposant l'au-delà à l'ici-bas, le bien au mal, le spirituel au matériel, l'âme au corps. Cette dualité n'a pas épargné les philosophes chrétiens de l'époque dans leur approche sur la notion de l'identité basée sur l'amour du prochain et l'amour de Dieu.
Le concept de Saint Augustin de l'identité est cette vision chrétienne de l'âme et de sa relation avec Dieu. L'identité dans ses œuvres sera marquée par la relation de l'être à son créateur. Comme l'affirme la Bible, chaque être humain est créé à l'image de Dieu, donc son identité va résider dans sa relation avec le divin. Elle est à la fois matérielle et spirituelle, son côté spirituel doit l'emporter sur le côté matériel, l'identité ne se limite pas que dans le corps, en tant que matière, mais elle est formée aussi par le spirituel et le divin.
La véritable identité consiste alors en cette quête qu'entreprend l'individu pour communier avec Dieu, et que seule cette quête du divin donne à l'homme le sens de son existence.

« Toute créature physique, si elle est possédée par une âme qui aime Dieu, est un bien, bien de nature inférieure, mais beau en son genre... Si elle est aimée par une âme qui n'ait pas

[36] Saint Augustin, *Les confessions*, Trad. Joseph TRABUCCO, (Paris, Flammarion, 1964), pp. 278-279.

d'affection pour Dieu, elle ne devient pas mauvaise pour cela ; mais, comme le péché qui consiste » [37]

Cette quête de l'identité d'après Saint Augustin passe par la conscience de soi, c'est ainsi que l'identité se construit, elle est à la fois capacitée de pensée et de réflexion, une conscience de notre propre existence, elle nous distingue dans ce monde en tant qu'individus uniques et pensants. L'identité donc est existentielle, à la recherche du sens ; le sens de l'être. En parallèle, elle est influencée par l'extérieur, par cette relation avec l'autre, avec le groupe social, par interaction avec l'autre, l'identité se construit, se façonne et évolue.
Saint Augustin distingue entre l'identité temporelle et éternelle, entre corps et âme, à la manière judéo chrétienne, dont la finalité est le salut qui s'accomplissent par cette quête éternelle, laquelle qui se réalise par la connaissance et l'amour de Dieu.
Saint Augustin estime que l'identité n'est pas stable, mais plutôt en mouvement constant. Il pense que l'âme humaine est en constante transformation, capable de changer et de se développer. Il est à noter que la question du devenir est primordiale dans la notion de l'identité en tant qu'identité évolutive elle se réalise totalement à travers le rapprochement de l'individu de Dieu tout en se conformant à la morale chrétienne. Ainsi, se réalise l'être dans sa singularité en retournant vers soi par la communion à l'être suprême. Le sujet se réalise à partir de sa construction par soi. Il se produit par lui-même, pour enfin s'identifier à cette représentation qu'il se fait de lui-même.

En abordant le thème « le « je » empirique des philosophes, celui de Saint Augustin dans les Confessions, Emmanuel Housset, [38] dévoile ce désir de se raconter pour se comprendre et fini par la question suivante : « la question n'est pas simplement de savoir si j'ai accès ou non à moi-même, mais si en revenant à moi je ne trouve que moi dans ce chez soi. » [39]

Il ajoute :
« Le désir de se dire, de se raconter, de se faire objet de spectacle est un très puissant principe de mouvement, qui conduit à se comprendre comme le créateur de son être, dans un rêve de toute-puissance portant sur le monde et sur soi-même. » [40]

En conséquence, il ne s'agit pas, consciemment ou inconsciemment, de ramener les autres à soi-même mais, dans le respect de leur singularité, d'accueillir en nous-mêmes ce qui les réoriente vers le Christ. De notre propre conversion à cette conception de la personne dépend aussi celle des autres. [41]

---

[37] G. de DE PLINVAL, *Pour connaitre la pensée de Saint Augustin, (*Bordas, édition numérique du 19 mars 2019) page 162.
[38] Emmanuel HOUSSET, né en 1960 à Strasbourg, est un philosophe français, spécialiste de phénoménologie et de métaphysique.
[39] Emmanuel HOUSSET, *Confiteor. Le retour à soi dans les Confessions de Saint Augustin,* page 39-68., https://journals.openedition.org/cpuc/532 , consulté le 21 octobre 2023.
[40] Ibidem.
[41] Jean-François PETIT*, La personne chez saint Augustin*, https://www.assomption.org/wp-content/uploads/2021/02/RIA-50-La-personne-chez-st-augustin.pdf

I- Identité dans la philosophie moderne

1- Descartes

L'identité chez René Descartes (1596 – 1650) '*L'initiateur de la pensée moderne'*

Brève Biographie

Descartes est né en Touraine à La Haye, issu d'une famille de petite noblesse. Il poursuit ses études à La Fleche, collège jésuite. En 1618, il obtient une licence en droit, il s'engage dans l'armée pendant deux ans. Il voyage en Italie, il fréquente les milieux philosophique et scientifiques. En 1628, René DESCARTES voyage en Hollande, car il fuit l'autorité cléricale surtout dans l'affaire Galilée où se mêlent science, politique et religion. C'est en Hollande qu'il va produire son œuvre scientifique en optique et en géométrie analytique, ensuite il se consacrera à en établir les fondements métaphysiques. Il entre à la cour de Suède par invitation de la reine Christine, Descartes meurt à Stockholm en 1650.

René Descartes est souvent considéré comme le fondateur des notions modernes de la conscience et du sujet. C'est la subjectivité découverte dans sa formule célèbre « *cogito ergo sum* » qui est au fondement de l'objectivité ; elle est la vérité première sur laquelle toutes les sciences doivent se baser.

C'est à travers la prise de conscience de soi que Descartes fonde la subjectivité
La question qui se pose est que : si le sujet est conscient de lui-même, Il est donc conscient en tant que sujet ? Ce qui caractérise le sujet en tant que tel, c'est qu'il établit un rapport à lui-même, c'est qu'il se sait en tant que sujet.
Chez Descartes, il y a deux identités : substantielle et modale, substantielle dépendante de Dieu comme le cas de Saint Augustin, modale est celle qui se rapporte au corps et qui nous différencie des autres corps.

A la lecture de Descartes, surgit un problème terminologique, car le terme de conscience ne l'utilise pas au sens contemporain du terme. Le mot conscience ne figure pas dans les *Méditations*, mais l'idée et le sens sont là :
« ce que nous appelons 'conscience', Descartes le nomme 'pensée'. Quant au mot 'sujet' au sens où il désigne l'être qui est conscient de soi, il est d'usage plutôt récent, car il remonte au début du XII^{ème} siècle. Il n'en demeure pas moins que les propriétés qui définissent le sujet (en particulier, la transparence de la conscience, et le libre-arbitre) sont développées dans l'œuvre de Descartes. Ainsi, sa philosophie est souvent présentée, à juste titre, comme le modèle des philosophies du sujet » [42]

[42] Gabriel Gay-Para, *Le rôle de la conscience dans la construction de la subjectivité*, https://ggpphilo.wordpress.com/partie-1-descartes-locke/, consulté le 18/11/2023.

René Descartes doute de tout ce qu'il a appris dans sa *Méditation seconde*, intitulée *De la nature de l'esprit humain* : *«* Je suppose donc que toutes les choses que je vois sont fausses ; je me persuade que rien n'a jamais été de tout ce que ma mémoire remplie de mensonges me représente ; je pense n'avoir aucun sens ; je crois que le corps, la figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des fictions de mon esprit. Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable ? Peut-être rien autre chose, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain*. »* [43]

La conscience de soi à la fois une découverte pour Descartes, est une certitude absolue, à partir d'elle, il va établir les fondements de la pensée du sujet.
L'identité personnelle est liée à l'existence évidente du cogito « je pense donc je suis ». La connaissance intuitive du sujet est la clef de la pensée cartésienne ; Le moi est une idée claire et distincte. La pensée donc se caractérise par l'évidence.
Dans les *Secondes Méditations Métaphysiques*, Descartes défend : « même si un malin-génie, un Dieu trompeur s'évertue à le tromper sans cesse et à se jouer de lui, il est tout du moins certain qu'il est. Car comment être trompé s'il n'est pas.
Par ce doute hyperbolique, Descartes existe nécessairement : 'Je suis, j'existe' devient une vérité ce qui va lui permettre de saisir le moi et son existence. Ensuite ayant reconnu son ego Descartes enfin arrive à une vérité certaine qui fait de lui une chose qui doute, qui pense qui affirme, qui nie, et imagine etc..

L'identité chez René Descartes est d'une grande importance dans ses réflexions philosophiques. Il considère que l'identité est très liée à la fois, à la conscience de soi, et à la pensée. Elle est continuité et permanence. Et c'est la capacité de la réflexion qui instaure l'identité. Le fait de douter, de penser, et de prendre, et d'être conscients de notre réflexion, est considéré à la fois en tant qu'acte d'existence et confirmation de notre identité.

Il est vraisemblable que l'identité ne se limite pas à la conscience, mais s'étend aussi au corps par le biais de nos sensations. Notre corps est lié à notre identité en tant qu'individus. La conscience et le corps sont toujours liés, il dit à ce propos : « il n'y a rien de plus conforme à la raison que de croire que l'esprit nouvellement uni au corps d'un enfant n'est occupé qu'à sentir ou à percevoir confusément les idées de la douleur, du chatouillement, du chaud, du froid, et semblables qui naissent de l'union ou pour ainsi dire du mélange de l'esprit avec le corps.» [44]

Dans son célèbre "Cogito, ergo sum" 'Je pense, donc je suis' Descartes met notre capacité de douter, de penser, et d'avoir conscience de notre propre existence, le fondement de notre identité. De ce fait l'identité est liée à la conscience de soi, donc penser, percevoir et sentir sont les moyens de l'affirmation de l'identité individuelle en tant qu'être à la fois pensants et existants.

[43] René DESCARTES, *Méditations métaphysiques,* (Paris*,* GF Flammarion, 1992), page 66.
[44] Ibid., page 69.

2- Locke

L'identité Chez John LOCKE (1632 – 1704) ' Le Précurseur du libéralisme '

Brève biographie

Née en 1632 en Angleterre, issu d'une famille de tradition puritaine, Locke suit des cours de médecine, devient en 1667 le conseiller du comte de Shaftesbury, homme influent de Charles II d'Angleterre. Mais l'absolutisme de ce dernier met Shaftesbury dans l'opposition. Locke voyage en France et en Hollande. II rentre en Angleterre 1688, après la révolution 'glorieuse révolution', il publie ses ouvres sous le règne de Guillaume d'Orange.

Il est considéré comme l'un des penseurs les plus influents de l'ère moderne. Il est surtout connu pour ses idées sur la tolérance religieuse, la séparation des pouvoirs et la théorie de la connaissance empirique. Son œuvre la plus célèbre, "Deux Traités du gouvernement civil", a eu une influence majeure sur la pensée politique occidentale et a contribué aux fondements de la démocratie libérale. Son œuvre est constituée de deux volets : le volet en philosophie de la connaissance et un volet en philosophie politique.
La connaissance est la question fondamentale qui occupe toute l'œuvre *l'Essai sur l'entendement humain* de John LOCKE, voilà la question à laquelle l'essai va répondre : Que pouvons-nous savoir et comment ? voici la question à laquelle va répondre notre philosophe dans son *Essai sur l'entendement humain* : « nous ne pouvons pas connaitre les qualités secrètes des choses » Toutes les idées qui viennent de l'imagination proviennent de l'expérience, de nos sensations et nos réflexions.

A l'opposé de René Descartes qui pense aux idées innées, John LOCKE pense que l'origine de l'esprit est une table rase, les qualités premières selon lui [45] , l'étendu et le mouvement sont des propriétés constitutives de la matière, et en sont tout à fait inséparables, alors que les qualités secondes peuvent en être séparées,

Quel est le critère de l'identité personnelle pour John LOCKE ?

Le fait d'être une seule et même personne en même temps, pour Locke, c'est que l'individu a un souvenir de ses actions et perceptions passées. Ce qui veut dire que c'est la mémoire qui fonde l'identité personnelle, cette identité se révèle par ce travail de mémoire qui lie les expériences vécues et permet à l'individu de savoir qui il est. John Locke aborde le problème philosophique de l'identité personnelle en cherchant tout d'abord l'origine du terme proprement dit c'est par son étymologie qu'il va saisir sa portée latine qui est *idem*, et qui désigne le même, ce nom est le caractère d'une chose qui est toujours la même aux différents moments de l'existence. Il note que l'unicité et la particularité du commencement qui fait qu'un être ou une chose possède une identité.

[45] Les qualités premières sont, selon John Locke : la solidité, l'étendue, la figure, le mouvement, le repos, et le nombre. Locke ne modifie donc pas la distinction de Descartes, pour Locke, connaître est le résultat d'un processus d'abstraction des données issues de l'expérience.

Ensuite, John Locke met la mémoire au service de la conscience pour toute construction identitaire personnelle.
Dans son essai *sur l'entendement humain*, Locke note : « un être pensant et intelligent, doué de raison et de réflexion, et qui peut se considérer soi-même comme soi-même, une même chose pensante en différents temps et lieux ». [46]

Nous comprenons donc que la conscience fonde l'idée même de l'identité personnelle. Locke définit l'identité personnelle, par le fait que chacun se connait lui-même, malgré tous les changements qu'il subit dans différents endroits et en différents temps, il reste lui-même. Chacun se reconnait comme soi-même, unique donc différent de tous.
Pour cet empiriste, comment alors définir cette identité dans le temps et dans l'espace, sans faire appel à la substance objet de la métaphysique ?
Le sujet est celui qui peut se perçoit en tant qu'un « soi » qui dépend d'une perception donc d'une conscience. Le sujet alors n'est pas une substance qui existe indépendamment de ses perceptions. Le sujet est dans la mesure où il a conscience de soi. S'il cesse de se percevoir, il cesse d'être sujet ou personne.
Locke reprend la conception classique de la personne comme être doué de raison, mais pas comme une chose qui pense comme le pense Descartes, pour Locke, la personne n'est pas une chose, parce qu'elle est douée de conscience de soi, cette conscience est un acte. C'est cette conscience qui définit le sujet, donc n'est pas une substance.
La conscience est celle qui définit l'être en soi puisque grâce à elle nous éprouvons sensations et sentiments, c'est aussi savoir ce qu'on éprouve et sans ce savoir de soi l'être serait inconscient, toute pensée implique un savoir de soi, grâce a cette conscience on peut rapporter sensation et sentiment à soi, en conclusion on comprend comme la conscience est le fondement de l'identité lui assurant une continuité dans l'espace et le temps.
En poursuivant la réflexion de la conscience et son rapport à l'identité personnelle Jean LOCKE il met la dépendance de la conscience à la mémoire, cette faculté qui lie le passé et présent, la mémoire comme action de la conscience dans le temps

La mémoire de l'individu est à la fois conscience de son vécu passé, qui se présente sous forme d'actes et de pensées de cette personne. Quant à la conscience, elle est ce lien qui connecte l'existence passée avec celle du présent.
La mémoire est le fondement préalable de l'identité personnelle, car c'est par son biais qu'existe la continuité de l'esprit à travers le temps.

En conclusion John Locke fonde l'identité personnelle sur la mémoire ainsi il se déplace sur le plan moral pour faire ressortir la notion de responsabilité et de s'en servir dans son projet de la philosophie politique.

3- Hume

[46] Bernard N. Schumacher, *La personne comme conscience de soi performante au cœur du débat bioéthique, Analyse critique de la position de John Locke,* (Érudit, 14/07/2009), https://www.erudit.org/fr/revues/ltp/2008-v64-n3-ltp3326/037701ar/#:~:text=Dès%20les%20premières%20lignes%20du,et%20lieux%5B57%5D%20»., Consulté le 21/11/2023.

L’identité Chez David Hume (1711-1776) ‘le philosophe empiriste’

Brève biographie

Hume est né à Édimbourg. Après de solides études classiques, au cours desquelles il s'initie à la physique de Newton, il entreprend un voyage en France (1734-37) ou il commence à rédiger son *Traité de la nature humaine*, qui parait en 1740. De 1746 à 1750, Hume participe à des missions diplomatiques à Turin et à Vienne. De 1763 à 1765, il séjourne à Paris, comme secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre. Rousseau l'accompagne à Londres en 1766, mais ils se brouillent rapidement. En 1769, Hume meurt à Édimbourg.

Une science de la nature humaine

Le projet de Hume consiste en une science de l'homme, chercher les principes qui régissent les opérations de la pensée. Dans cette science de la nature humaine conçue de la même manière que la science de la nature physique, telle qu’elle est conçue par Newton.

L'empirisme :

Hume aborde trois problèmes principaux. Tout d'abord, l'origine des idées : D’où viennent notre connaissance ? Ensuite l’organisation des idées ; Comment l’esprit fonctionne pour raisonner et comment il produit les nouvelles connaissances ? ; Enfin la validité des idées : comment savoir que telle représentation correspond à une véritable connaissance et non une illusion ?

Hume étant empiriste, il donne l’expérience comme réponse à ces trois questions :

Notre connaissance tout entière vient premièrement de l’expérience ;

Deuxièmement : l’association des idées n’est pas fondée sur des principes a priori, elle résulte d’une habitude née elle-même de l'expérience ;

Enfin, le seul moyen de savoir si une idée a un fond objectif et n'est pas qu'un mot vide de sens, est de la décomposer en autant d'expériences sensibles élémentaires d’où l’on peut la faire dériver.

L'imagination :

Les idées sont les produits de la mémoire, lorsque nous nous rappelons un acte ou une sensation passée, ou de l'imagination, lorsque dans notre esprit nous représentons l'image d'un objet qui existe ou qui a la possibilité d’exister. L'imagination est l'origine de la pensée, qui nous aide à produire des idées nouvelles, qui s’agencent avec des idées déjà données : il donne l’exemple du cheval à aile ; deux idées vont se combiner le cheval et l’aile. John Locke estime que l'imagination ne peut pas créer à partir de rien, la liberté de l’imagination réside dans cette combinaison d’images.

L’imagination exprime le déroulement de l’abstraction et de la production des idées, qui en est leur arrangement. Selon notre philosophe, l'imagination anticipe les événements futurs.

L'association des idées :

La capacite d'arranger et de combiner des idées, l'imagination n'est pas arbitraire. Comme les lois qui régissent la physique en phénomènes naturels, des lois d'attraction existent entre les idées. Les principes qui structurent l'imagination sont au nombre de trois : La ressemblance par exemple ; une photo me rappelle l'original ; La contingence dans l'espace et dans le temps par exemple ; dans le couple, l'idée de l'un nous amène à penser à l'autre ; puis la causalité, exemple ; devant un effet je pense à sa cause, le tableau qui nous fait penser à celui qui l'a peint, et à l'inverse de l'effet, je pense à sa cause, je pense à l'effet du la chaleur nous fait penser au soleil.

La causalité :

La causalité consiste en la représentation du rapport nécessaire entre la cause et l'effet

Hume pense que c'est l'habitude qui nous permet d'associer l'effet à un phénomène ainsi on anticipe l'expérience future, il donne l'exemple du soleil, pour montrer la relation entre le soleil et sa chaleur, sans la perception de la chaleur nous n'aurons jamais l'idée du soleil.

Critique de la Métaphysique :

Si les croyances expérimentales sont utiles au regard de l'action, d'autres croyances ne sont que des fictions de l'imagination, selon Hume, Dieu, l'âme, le monde et les autres questions métaphysiques, échappent à notre connaissance. En ce qui concerne le monde, rien ne permet d'affirmer son existence objective hors de nous, puisque les données premières de la connaissance sont des perceptions de l'esprit. II n'y a pas non plus de raison de supposer une âme, c'est-à-dire un moi identique à lui-même, qui serait le substrat continu de nos perceptions discontinues.

« La raison a beau nous montrer que nos sensations sont distinctes et séparées … Mais ce quelque chose de permanent, est-ce en nous même, ou hors de nous, que nous plaçons et localisons son existence ininterrompue ? Évidemment, pour qu'il n'y ait pas solution de continuité dans cet objet, nous sommes obligés de le détacher de nous, puisque nous ne sommes, nous-mêmes, que mobilité et succession ; et de considérer comme une réalité distincte cette existence continue qui n'est cependant qu'un fantôme de notre imagination. C'est donc, on le voit, la permanence qui crée, en quelque sorte, l'extériorité : c'est parce que nous sommes conduits à imaginer quelque chose qui dure et qui ne change pas, que, pour compléter notre illusion et satisfaire notre imagination, nous supposons encore quelque chose qui existe hors de nous, et, qui échappe, par conséquent, dans sa permanence, au courant fugitif de nos sensations. » [47]

« Or, dans la succession variée de nos événements intérieurs, ou rencontrer cette impression uniforme qui, seule, pourrait servir de principe à la notion de l'identité, de la permanence ? Hume triomphe de cette mobilité incessante de nos impressions. Il se moque de ces

[47] Gabriel COMPAYRE, *La Philosophie de David HUME*, (Paris, Ernest THORIN, Éditeur Libraire du Collège de France, 1873), pp. 263-264.

métaphysiciens qui, avec une perspicacité qu'il envie, trouvent dans leur conscience le sentiment intime et invariable de leur personnalité. Quant à lui, il a beau s'examiner, s'interroger, il ne trouve rien qui ressemble à un moi permanent et identique ; il déclare qu'il ne se considère, par conséquent, que comme un « paquet de sensations » (a bundle of perceptions). » [48]

La conscience en tant que fondement de l'identité :

« Cette conscience accompagne tous les événements de notre vie morale, et c'est elle, à n'en pas douter, qui est le fondement, et le fondement solide de l'idée du moi. » [49]

Les deux termes moi et caractère sont utilisés dans le *Traité sur la nature humaine*, il distingue la différence des deux termes, le moi constitue l'identité de l'individu alors que le caractère a un trait de responsabilité morale.

En conclusion, l'identité est-elle stable et continue ? Sommes-nous définit par notre identité ? Á ces questions, David Hume propose une nouvelle thèse qui va rompre avec la notion classique qui défend l'idée de la stabilité du moi.

Sa thèse finale s'oppose à celle de Descartes qui prône pour une continuité de l'identité, Hume affirme que le moi n'existe pas, et que le sujet n'est pas une identité vraie. L'identité est une illusion, notre intérieur intime n'est que succession de plusieurs sensations et perceptions.

L'homme n'est, en dernière analyse, qu'une suite de perceptions non unifiées.

> « Hume critique la philosophie classique du sujet. Avant lui, Descartes, Locke, Kant, et d'autres ont attribué au sujet conscient, au moi une identité stable, évidente, continue. Le cogito chez Descartes, le « Je » chez Kant, « la conscience » chez Locke, constitue l'identité stable du moi. Mais Hume s'oppose à cette philosophie. Dans ce texte, il montre précisément l'illusion du moi. Selon lui, il n'existe pas chez l'homme un moi stable, continu et saisissable. A la place, il propose des perceptions variables, changeantes, multiples et instables. Nous sommes la somme de ces perceptions particulières, nous n'avons aucune identité indépendamment de ces perceptions. Rien d'autre ne pourrait nous définir et constituer notre identité. La preuve, quand ces perceptions disparaissent momentanément lors du sommeil, nous ne sentons rien, nous n'existons plus. Et quand elles disparaissent à jamais, détruites par la mort, nous devons un « néant » définitif. Rien ne restera de nous, ni un moi, ni rien… » [50]

Nous concluons avec ce commentaire pour cette partie que nous avons jugé utile, car elle présente une antithèse par rapport à la notion de l'identité des philosophes que nous avons vu plus haut, cette notion chez HUME, nie l'existence de l'identité.

---

[48] Gabriel COMPAYRE, *La Philosophie de David HUME*, (Paris, Ernest THORIN, Éditeur Libraire du Collège de France, 1873), page 289.
[49] Ibid., page 291.
[50] David HUME*, Traité de la nature humaine, I-4-6 : L'identité personnelle,* http://djaphil.fr/textes/lecture-david-humetraite-de-la-nature-humaine-i-4-6-lidentite-personnelle-126 , consulté le 25/11/2023.

« Hume a donc rejeté l'idée du moi et de l'identité personnelle dans le rang des idées métaphysiques, c'est-dire dénuées de sens grâce à sa théorie empiriste de la connaissance. L'esprit n'est que diversité de perception et non unité substantielle. En ce sens, le moi disparaît : il est évincé. C'est un non-lieu, un nulle part, un rien où se déroulent pourtant toutes les scènes de notre vie, comme dans un théâtre virtuel. » [51]

Ainsi se termine la partie consacrée à la problématique de l'identité chez les philosophes modernes, conçue entre la métaphysique et l'ontologique. L'identité en termes de substance métaphysique. Elle réside dans l'âme comme substance immuable tel qu'il l'a pensée René Descartes qui a introduit l'idée du dualisme corps-esprit, où l'identité personnelle est essentiellement liée à la pensée et à la rationalité, séparée du physique. Alors qu'elle a oscillé entre conscience et mémoire, car la notion a été définit chez John LOCKE en tant que continuité de la conscience et de la mémoire.

Parmi la diversité d'approches de l'identité dans la philosophie contemporaine, nous allons consacrer cette partie au concept narratif de Paul RICOEUR. Il s'est basé dans son ouvrage *soi-même comme un autre* sur l'herméneutique. Bien que d'autres philosophes ont traité la notion de l'identité, Les approches contemporaines font souvent intervenir des rapprochements entre les disciplines : psychologie, sociologie, études culturelles etc.

[51] David HUME, Traité de la nature humaine, I-4-6 : L'identité personnelle, http://djaphil.fr/textes/lecture-david-humetraite-de-la-nature-humaine-i-4-6-lidentite-personnelle-126 , consulté le 25/11/2023.

I- Identité dans la philosophie contemporaine

1- Paul Ricœur

L'identité Chez Paul RICOEUR (1913-2005) 'Philosophe du sujet'

Brève biographie

Né en 1913, à Valence, orphelin de mère, il perd son père à la guerre en 1915, de confession protestante. Licencié en philosophie à l'université de Rennes à vingt ans, il est reçu deuxième à l'agrégation en 1935. II a enseigné à la Sorbonne à partir de 1956, puis à l'université de Chicago en 1978.

II a publié une trentaine d'ouvrages qui font de lui le principal représentant français de l'herméneutique. Paul Ricœur a apporté par ses essais, une grande richesse à l'herméneutique à cet art d'interpréter. Avant de rentrer dans le vif de notre sujet, il est primordial de donner une définition à l'herméneutique.

L'herméneutique ne se limite pas à dégager le sens ou les contradictions dans un texte ou d'une image symbolique. La tâche de l'herméneutique est très complexe. Paul RICOEUR estime que nous ne pouvons pas nous représentés sans passer par la médiation des signes, des symboles et des textes.

Pour le philosophe, l'interprétation appliquée aux termes médiateurs telle que les signe et les symboles sont donc nécessaires pour la compréhension de soi. La recherche herméneutique conduit Paul RICOEUR à centrer sa réflexion sur ce qu'il nomme l'innovation sémantique.[52] Quant à la métaphore, pour Ricoeur, elle n'est pas un simple glissement de sens, elle reproduit la réalité qu'elle décrit par-là elle invente et tout récit devient inventif.[53] Raconter, c'est déjà expliquer, et si la personne éprouve le besoin de se raconter, car raconter est le moyen de se connaitre soi-même. L'analyse de la narrativité permet de comprendre en quel sens avec la temporalité se constituent et s'épaulent mutuellement.

L'agir éthique :

Le concept d'identité narrative trouve son prolongement dans une analyse de l'agir éthique que l'on peut décomposer en ses trois principaux axes :
L'axe éthique, définie comme visée d'une vie bonne ; c'est le temps dans lequel l'individu recherche des normes à caractère obligatoire issues de la morale, en ce sens Paul Ricoeur note : « C'est enfin au plan éthique que l'affection de soi par l'autre revêt les traits spécifiques qui relèvent tant du plan proprement éthique que du plan moral marqué par l'obligation. La définition même de l'éthique que nous avons proposée - bien vivre avec et

[52] L'innovation sémantique selon Paul Ricoeur est le processus par lequel de nouveaux sens sont créés dans le langage, cette innovation se produit par le biais de la métaphore, de l'ironie ou de la parodie. L'innovation sémantique est essentielle pour la créativité et l'évolution du langage.
[53] Ricoeur a proposé une théorie de la métaphore en trois étapes :
La prédication : l'étape où l'on fait une déclaration sur quelque chose. Par exemple, "L'homme est un loup".
La redéscription : l'étape où l'on redéfinit la déclaration initiale en utilisant une métaphore. Par exemple, "L'homme est un loup" pourrait être redéfini comme "L'homme est comme un loup".
La réinterprétation : l'étape où l'on donne un nouveau sens à la déclaration redéfinie. Par exemple, "L'homme est comme un loup" pourrait être interprété comme signifiant que l'homme est sauvage, indépendant ou dangereux.

pour autrui dans des institutions justes - ne se conçoit pas sans l'affection du projet de bien-vivre par la sollicitude à la fois exercée et reçue. » [54]

Le stade de la sagesse pratique, qui articule la seconde sur la première et prend la forme d'une dialectique du soi et de l'autre que soi. "Viser la vraie vie avec et pour l'autre dans des institutions justes " : ainsi définie, l'intention éthique se trouve enracinée dans une " volonté de promotion mutuelle des libertés ".[55]

A l'instar de Hannah ARENDT, Paul RICOEUR estime que le pouvoir politique est responsable du précaire. Étant donné la vulnérabilité essentielle de l'homme et la fragilité de la justice et de ses institutions, le politique le milieu d'accomplissement de la vie bonne ne peut être sauvé que par la vigilance du citoyen, qui n'est que produit du politique.

Paul Ricœur se demande « Mais qui est le sujet s'il n'est pas une vérité purement formelle ? Qui est celui qui se trouve en se comprenant et en s'interprétant ? Qui suis-je, moi qui dis « je » ? » [56]

A ces questions, il expose comme réponse, le caractère, les façons d'être, tous ce qui demeure fixe et qui pourrait nous identifier tel en tant que même personne et ce malgré les changements. Pour le philosophe l'identité a ses limites. La permanence dans le temps ne peut pas répondre à la question « qui suis-je ? » le je en tant que sujet, mais plutôt « que suis-je ? » en tant que COD. [57]

Il estime qu'il y a deux types d'identité : Une identité au sens de l'*idem* ou mêmeté, idem qui signifie le même en latin, et l'autre identité au sens de l'*ipsé* ou du soi-même : ipséité.

C'est à partir de l'importance que j'ai de moi-même que l'autre en possède, si l'identité perd toute importance à tous les points de vue, l'importance de l'identité d'autrui cesse aussi.

Paul RICOEUR estime que l'ipséité complète la mêmeté du sujet, pour lui l'identité narrative intervient entre la mêmeté et l'ipséité en tant que relation dialectique unissant l'idem à l'ipsé. Cette dialectique du même et du soi est constructrice de l'identité narrative. Tout individu alors se construit dans une sorte de narration de soi qui se renouvèle. L'objectivité de l'histoire n'est pas le sens recherché, car il s'agit de l'histoire de l'individu en tant que producteur et lecteur de sa propre vie, 'je' me raconte sur moi-même. Le 'je' se transforme à la fois, à travers ses histoires propres et aussi à travers ceux qui sont transmis par la tradition ou la littérature qui s'y insère, structurant et restructurant en continu la totalité de l'histoire personnelle.

« D'un côté la mêmeté d'un caractère, de l'autre l'ipséité du maintien de soi ». [58]

Soi-même comme un autre, est une approche philosophique complexe pour comprendre notre identité et notre rapport aux autres. Cette perspective invite à nous voir, à

[54] Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, (Paris, Éditions du Seuil 1990), page 381.
[55] C.F., Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, (Paris, Éditions du Seuil, 1990), pp199-211.
[56] Ibid., page 176.
[57] COD. Abréviation de : Complément d'objet direct
[58] Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, (Paris, Éditions du Seuil, 1990), page 197.

la fois comme sujet et objet d'observation, à explorer notre propre expérience à travers les différents rôles, perspectives et narrations que nous adoptons.

La réflexion sur soi-même est motivée par cette capacité d'imagination que nous avons sur nous même en tant qu'individus distincts des autres, et d'appréhender le monde à travers nos propres moyens. La réalisation de soi n'est jamais complète, car nous sommes dépendants puisque nous sommes soumis à l'interprétation et représentation de l'autre. Nous sommes entre notre propre vision et la vision des autres, cette dialectique forme une tension continue entre l'autonomie du même et la dépendance de l'ipsé.

En s'imaginant comme autre, nous comprenons mieux notre identité ce qui nous permet de s'ouvrir à la diversité de ces interprétations possibles de nous-mêmes. L'identité ce n'est pas se limiter à une seule définition figée, c'est embrasser la pluralité des rôles que nous jouons et les relations que nous entretenons, qui sont perçus par les autres de manière différente. Dans cette perspective, nous sommes des récits « histoires » ouverts à l'interprétation d'autrui.

« Ricœur croise ces différentes approches : *l'identité narrative* qui permet à l'individu, en se racontant, d'élever son *identité idem* caractère, habitudes, signes extérieurs reconnaissables à son *identité ipsé choix* assumés et de devenir une personne, vaut aussi pour les peuples qui, faisant mémoire de leur histoire ou l'oubliant plus ou moins volontairement, construisent leur propre destin. » [59]

Soi-même comme un autre, œuvre consacrée à la question de l'identité de soi.

Paul Ricoeur tente de répondre à la question de savoir qui suis-je ? Et comment puis-je espérer ? À la connaissance de moi-même non par intérêt spéculatif, Mais dans l'intérêt de savoir, Il s'agit de se connaitre soi-même pour savoir. Il part du qui on est, et de qu'est-ce qu'on veut ? ainsi il parvient à l'estime de soi, à l'instar d'Aristote, de Descartes, de Kant. C'est donc le lien entre l'identité et l'estime de soi ou réside la réponse. Le souci de soi pour Ricœur est aussi le souci de l'autre. L'essentiel de l'acte de l'esprit chez Ricœur est de se comprendre soi-même, comme on comprend l'autre. Soi-même comme un autre. Il s'agit d'une estime de soi, ce n'est pas l'amour de soi, c'est le jugement sur ce que l'on vaut, une sorte de capacité. Il estime que l'homme est mesuré par sa capacité 'un homme capable' disait -il, est celui qui a la possibilité de faire ses preuves en matière d'action, en matière de rencontre et en matière de persévérance.

Voilà, l'homme capable de Paul Ricoeur face à sa finitude et de cette condition humaine qu'il va dégager la notion de soi-même comme un autre. Cette notion se trouve déjà dans les récits, appelée identité narrative. Magnus le personnage de Sylvie Germain serait-t-il capable ?

Soi-même comme un autre est une invitation à l'autoréflexion, à nous interroger sur les histoires que nous nous racontons sur qui nous sommes. Histoires, sous forme de fragments, de souvenir, de mémoire et de médiations narratives, comme le construit Sylvie Germain dans son Roman *Magnus*, que nous allons exposer dans le chapitre deuxième. Ces histoires selon Paul Ricoeur peuvent être revues et réexaminées en mettant en question nos propres récits tout en tirant enseignement, et cultiver plus de connaissance de nous-mêmes

[59] Voir, *Identité*, https://www.philomag.com/lexique/identite, consulté le 12 / 11/ 2023.

en s'ouvrant aux autres. N'a-t-il pas lié la mémoire à la connaissance de soi ? Il poursuit dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* : « Se souvenir de quelque chose, c'est se souvenir de soi ».[60]

L'œuvre *Soi-même comme un autre* est aussi un appel pour sonder notre identité à travers le temps, les divers événements, c'est aussi remettre en question nos histoires en épousant la pluralité de nos rôles et ainsi reconnaitre nos limites vis-à-vis des représentations et interprétations d'autrui, nous enrichissant notre récit et développant nous-même, en développant la conscience de nos rapports aux autres.

En conclusion l'identité narrative n'est jamais définitive, elle maintien la continuité du caractère dans le temps et le maintien de soi, l'identité narrative développe et accroit la compréhension de la personne, de ce point de vue la personne sera conçue comme un personnage qui par la narration, lutte contre la fragmentation de sa propre vie.

Trente et un Fragments - tel est le nombre des fragments du roman *Magnus* comme si la vie contenait un mois dont chaque jour comptait pour construire Magnus ce personnage énigmatique - suffiront-ils à Sylvie Germains pour nous livrer cette identité ? C'est ce que nous allons essayer de relever dans ce chapitre deuxième.

[60] Paul RICOEUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, (Paris, Éditions du Seuil, 2000), page 155.

Chapitre Deuxième : L'identité dans *Magnus*

Peut-on parler de l'identité de Magnus ? Une identité que Sylvie Germain essaye à maintes reprises de mettre à la lumière et ce même fragmentée.

L'auteur a vraisemblablement du mal à la faire surgir dans sa totalité, surtout de ce contexte, où l'histoire et les événements génèrent leurs propres sédiments au fond de Magnus, cet être jeté dans ce monde, qui monte et qui descend, qui avance et qui recule.

L'identité est bien là, puisque l'être l'est aussi. Magnus a tout perdu, à cet âge où l'individu est censé jouir de cette indépendance et de cette autonomie par rapport au monde extérieur. À cet âge ou le jeu sensé être le seul souci de l'enfant.

À cinq ans l'enfant distingue déjà entre le bien et le mal, le bon et le mauvais.

Une seule identité va agir en tant que trait distinctif, nous permettant de le reconnaitre au milieu de ces innombrables identités qui Sylvie a créé dans une périphérie, à lui en tant que personnage central.

Ces identités créées se mêlent dans le récit, différentes, contradictoires, des fois conflictuelles, devant lesquelles Magnus se trouve contraint d'adopter un choix moral, surtout, à l'égard de ces identités belligérantes, celle d'un père nazi représentant le mal, et d'un oncle maternel pasteur représentant le bien.

L'identité du personnage principal parait centrale, mais changeante à travers le récit. Sylvie Germain comme son personnage Magnus, cherche á l'identifier, vainement dans un présent sans passé, car une mémoire lacunaire domine la pensée, ce vide est la conséquence de cette violence que la guerre a engendrée. Il s'agit bien de la deuxième guerre mondiale et de ses conséquences sur les innocents.

C’est après ce chaos que les identités se construisent, par la force du changement et de l’imprévisible.

Magnus s'habitue au quotidien dans l'attente de déchiffrer l’énigme de ce secret qui demeurera dans son voile, caché, refusant d’apparaitre.

Seule ce parcourt de cette construction qui s’accomplie, jour après jour, s’abreuvant du présent et de ses évènements, se projetant dans un devenir. Car tout passé semble se construire lui-même sur le présent, et que le présent n’est autre que cette projection dans son avenir.

Ainsi d’un présent passé, vers un présent futur, Magnus contemple d’un air réflexif son individualité. Que seuls l'isolement et la solitude caractéristiques de l'époque après-guerre pourraient l’aider à se maintenir.

Cette façon de se contempler et de se définir qui fait de ce soi-même une sorte de préoccupation de soi, un souci de soi qui se refuse d’être oublié, un être qui a un rapport d’existence avec le monde. Être au monde comme disait, ce qui porte un sens à l’homme, la manière dont les choses se manifestent et non la somme des choses, comme le pense Heidegger dans son œuvre *Être et temps*, qui distingue, l’étant de l’être. Certes ce souci de l’être est le thème central de la philosophie moderne. L'homme n'est plus un animal rationnel, comme disait Aristote « L’homme est un animal parlant ». Il n’est plus cette image de Dieu sur terre, comme le stipule les religions monothéistes. L’homme devient tout simplement le souci du monde, de la nature, de l’étant.

Le Soi dans sa légèreté et sa plasticité se met en dehors de soi, s’ouvre à l’extérieur, préoccupé par cette attention, dirigée vers soi-même. Or cette notion remonte à la tradition antique grecque qui fait de ce souci de soi, une sorte de soin de l'âme ; Platon a mis l'âme humaine dans la position centrale qui meut tout. Comme le démontre Jan Patočka, dans son livre : *Platon et l’Europe* qui fait de l’âme humaine, une faculté qui nous permet de voir la totalité du monde, de comprendre le monde en devenant partie intégrante du cosmos. Il ajoute que la philosophie moderne ne s’intéresse qu’au moi, et se désintéresse de l’Homme, que l’âme grecque permettait d’appréhender. Jan Patočka dit : « Parce que l’homme, l’âme humaine est ce qui possède un savoir sur la totalité du monde et de la vie, ce qui, en tant qu’il y a en lui le savoir concernant le tout, et en totalité et par rapport à ce tout. »[61]

C’est par ce soin de l’âme que Sylvie Germain appréhende l’identité de son personnage Magnus. Par cette construction, c’est grâce à ce travail sur soi, que Magnus enfin, va se libérer de ce je moderne, de cette identité individualisée de soi, isolée de tout extérieur.

[61] Jan PATOČKA, *Platon et l’Europe,* Trad. Erika Abrams, (s.v., Edition Verdier, 1983), page 20.

I- Sylvie Germain et son œuvre

1- Brève Bibliographie

Sylvie Germain (Née le 28 avril 1954) 'Écrivaine contemporaine'

Pour mettre une biographie de l'auteur, Nous avons essayé d'approcher Sylvie Germain encore vivante, mais en vain. Après plusieurs tentatives nos demandes sont restées sans réponse ; et ce à cause de la menace de mort qu'elle a reçue sur les réseaux sociaux, car son texte proposé aux étudiants du Baccalauréat en 2022, était jugé trop compliqué.[62]

Or, plusieurs sites sur la toile d'internet et sur les réseaux sociaux nous renseignent et nous donnent des aperçus sur Sylvie Germain sa vie ainsi que ses œuvres. Néanmoins, nous avons retenu celle mentionnées dans l'Encyclopédie Universalis,[63] que nous résumons ainsi :

[62] Valentin Dunate, France Info, (publié le 22/06/2022), consulté le 10/03/2024, https://www.francetvinfo.fr/bac/bac-2022-lecrivaine-sylvie-germain-menacee-sur-internet-par-des-lyceens-qui-ont-du-commenter-un-de-ses-textes_5214271.html.

[63] Aliette ARMEL, *GERMAIN SYLVIE (1954-),* (s.d.), consulté le 24/03/2024, https://www.universalis.fr/encyclopedie/sylvie-germain/#:~:text=Sylvie%20Germain%20est%20née%20en,au%20centre%20de%20son%20D.E.A.

Sylvie Germain est née en France á Châteauroux en 1954, ayant étudié la philosophie, Dans son mémoire de maitrise, elle a traité la métaphysique de l'ascèse [64] dans la mystique chrétienne. Pour son diplôme des études approfondies, option esthétique, son rapport est intitulé *Le jeu du visible et de l'invisible chez Vermeer et Watteau*.

Quant à son doctorat de 3e cycle, le sujet est *le thème du visage comme manifestation de l'autre.* Inspirée par Emmanuel Levinas [65], qui fut un de ses professeurs de Philosophie.

Elle a commencé par écrire des nouvelles et contes. Elle s'est vue refusée la publication de son premier manuscrit par l'éditeur Gallimard en 1983. On lui recommande de commencer par une autobiographie. En 1984 Sylvie Germain reçoit six prix littéraires pour son essai sur sa famille. Les prisons, le prix du livre insolite, le prix de passion, le prix de la ville du Mans, le prix du Lion Club international, le prix Hermès et le prix Grévisse.

Elle a reçu autant de prix, et ce depuis la publication de son premier chef-d'œuvre. Elle voyage à Prague où elle enseigne le Français et la philosophie dans une école française. Elle publie plusieurs romans, qui à leur tour vont recevoir des prix.

Magnus sujet de notre mémoire est sorti en 2005, a eu le prix Goncourt des Lycéens, quelques années plus tard, en 2016, elle a adhéré à l'académie royale de langue et de littérature française de Belgique.

2- L'influence religieuse dans Magnus

De confession chrétienne, Il semble que Sylvie Germain a été influencée, dans son écriture par le récit biblique, et plus précisément de la lutte de Jacob avec l'ange.

> « Voyant qu'il ne le maîtrisait pas, il le frappa à l'emboîture de la hanche, et la hanche de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui. Il dit : Lâche-moi, car l'aurore est levée, mais Jacob répondit : Je ne te lâcherai pas, que tu ne m'aies béni. Il lui demanda : Quel est ton nom ? - Jacob, répondit-il. Il reprit : On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre tous les hommes et tu l'as emporté. Jacob fit cette demande : Révèle-moi ton nom, je te prie, mais il répondit : Et pourquoi me demandes-tu mon nom ? et, là même, il le bénit. Jacob donna à cet endroit le nom de Penuel, car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face et j'ai eu la vie sauve. Au lever du soleil, il avait passé Penuel et il boitait de la hanche. »
>
> Genèse 32, 24-32

Le récit en question est d'une importance capitale, il a fait couler beaucoup d'encre, et inspirer des œuvres d'art, de peintures et de sculptures [66], qu'il s'agit d'un conte ou d'un

[64] Ensemble d'exercices physiques et moraux destinés à libérer l'esprit par le mépris du corps en vue d'un perfectionnement spirituel ou moral.
[65] Emmanuel LEVINAS est un philosophe Français, figure majeure de la philosophie du XXe siècle, il a placé l'altérité au cœur de toute sa pensée.
[1] Lutte de Jacob avec l'ange par le peintre Rembrandt (1659), En gravure, voir Gustave Doré (1855), en sculpture voire le Chapiteau de la Basilique de Vézelay datant du XIIème siècle

mythe, biblique, grec ou égyptien, ce qui nous intéresse c'est ce nom 'Israël' que porte Jacob et sa descendance en tant qu'identité. Une identité issue d'une lutte dans une nuit qui blesse Jacob, une lutte contre un ange, avec Dieu dans d'autres versions.

3- Les œuvres de Sylvie Germain

Sylvie Germain a publié une vingtaine de romans dont la plupart abordent l'identité à la fois personnelle et collective, à travers lesquelles, Sylvie Germain soulève la question du mal, un mal cause et conséquence des guerres. L'auteur réserve un espace bien particulier à ses héros. Les Ardennes, cette dans cette région que l'auteur met en scène ses personnages, mythiques et étranges, appelés Péniel 'Penouel – face á Dieu', nom du lieu où Jacob a lutté avec l'ange. De son origine grecque issu du mot Petros, qui veut dire aussi petit caillou, ce qui nous rappelle étrangement le combat du roi David qui a vaincu le géant Goliath à l'aide de sa ruse, en utilisant un simple caillou.

Dans le même espace ou elle rend visite à sa grande mère, Sylvie Germain dans son roman, *Jours de colère* (1989) construit l'identité de son personnage dans ce Morvan où Magnus se réalise aussi vers la fin du récit. Toujours dans le même espace Dans *Jours de colère* le combat se déroule aussi dans les forêts du Morvan.

Préoccupée par la problématique de l'identité et de la mémoire, Dans son roman *Opéra muet* paru en 1989, l'auteur fait osciller son personnage de la violence à la souffrance. À la place de l'ourson de Magnus, c'est la peinture murale qui tient compagnie au personnage principal du roman : *Opéra muet*.

2 CF. Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 43.

L’art et la musique sont présents dans ses romans, ils occupent aussi une place importante dans toutes les œuvres de Sylvie Germain.
Dans *L'Enfant méduse* paru en 1991, nous avons des fresques, telle La fresque représentant la nativité de Jésus par Taddeo Gaddi
Dans Magnus il est question des œuvres d’art de grands peintres qu’elle a nommé dans le fragment 9 : Otto Dix, peintre allemand, chroniqueur des tabous de son temps, dans ses ouvres, il révèle les contradictions d'une société qui tente de refouler son passé, un passé marqué par la guerre. L'horreur, la solitude et l'anéantissement.

Georges Grosz, peintre allemand aussi, appartient au mouvement dadaïste qui est né au début du 20e siècle, motivé par ce dégoût de la société européenne, il cherche à réaliser vers la fin de sa vie, une œuvre en tant qu’allégorie de toutes les destructions de la Première Guerre mondiale.

Par pur hasard ou par motivation, Sylvie Germain a mis son personnage face à l’art [2], Magnus avait l’âge de cinq ans, tenté par cet amour de la peinture dans laquelle il aurait pu briller, mais faute d’outils, il n’a pas pu réaliser ce rêve ni suivre cette voie. « Du coup, il se passionne pour les couleurs et rêve de devenir peintre, …Le résultat est si décevant qu’il abandonne ces essais de coloriage. »[67]. En opposé, Myriam est un personnage très doué pour le dessin et la sculpture. [68]

L’identité de Magnus est mêlée par ces trois grands artistes peintres dont deux d’entre eux sont d’origine allemande à savoir Otto Dix et Georges Grosz.

Quant au norvégien Edvard Munch qui nous intéresse plus, il est d’une grande importance dans l’histoire de l’art, ce n’est pas un hasard que ce personnage est glissé dans le fragment 9, en tant que source de référence pour Sylvie Germain, pour appréhender l’identité de Magnus et ainsi former une partie de l’histoire de sa famille. Pourquoi donc Edvard Munch ?

La raison d’origine : Magnus est d’origine islandaise donc nordique comme Edvard Munch, « Islande ! Magnus serait donc un Islandais clandestin. »[1]

Le Cri est l’œuvre par excellence de Munch, un miroir du cri de Magnus, existentialiste pleine de souffrance, de mélancolie. De cet appel alarmant du monde, de ses tourments, et de son mal.

Dans cette œuvre, on voit clairement un ciel rouge au premier plan, un visage déformé, la bouche grande ouverte, elle crie certainement, elle se lamente, mais sans réponse. Tel Magnus dans le roman.

Il semble que Sylvie Germain puise l’identité de Magnus à partir de la biographie du peintre car d’après le Dictionnaire de la peinture, Edvard Munch ressemble étrangement à Magnus. Le peintre a une santé fragile lorsqu'il décide de devenir peintre à l'âge de 16 ans. Ses coups de pinceau lui permettent d'exorciser sa souffrance. L'enfance de Monk a été marquée par la maladie et le deuil. À l'âge de 5 ans, il a perdu sa mère et puis à nouveau sa sœur aînée. Le cri dont il est question dans cette partie n'est pas une œuvre, c'est un ensemble d'œuvres.

L’artiste comme Magnus n'hésite pas à projeter ses propres émotions sur les paysages qu'il représente. C'est notamment le cas avec l'œuvre nuit étoilée, où le peintre exprime sa solitude face à la nature. Le cas de Magnus à la fin du roman. A l’instar du peintre, Magnus

[67] Sylvie GERMAIN, *Magnus*, (Paris, Albin Michel, 2005), page 43.
[68] Ibid., page 147.

projette ses propres sentiments sur la nature. Il arrive à un moment où il n'a même pas besoin de représenter la figure de ces expressions humaines, de ses sentiments humains, et c'est dans la nature qu'il va la ressentir. Tous deux s'inscrivent dans la nature tout en se laissant se dissoudre en elle.

C'est Adam et Ève, dans *Métabolisme. La vie et la mort,* 1898-1899, où l'arbre du péché les sépare. Mais ce qui se juxtapose avec l'identité de Magnus c'est cette liaison fatale entre l'amour, la vie et la mort. Une unification de l'être avec son environnement naturel, que le peintre met parfois au milieu d'une vie, parfois vers sa fin. Car le parcours de la vie est central aussi dans l'univers du peintre comme dans celui de Sylvie Germain.

Il est à noter que le roman déborde des fois de chants et de musique , ceux de Bach ou de Schubert, cependant ces chants et ces musique, nous consolent, et apaise notre pesanteur, puisqu' ils sont porteurs d'espoir, face à la condition humaine.

II- Magnus

1- Résumé du Roman *Magnus* 'L'histoire du Roman'

« D'un homme à la mémoire lacunaire, longtemps plombé dans les mensonges puis gauchi par le temps, hanté d'incertitudes et un jour soudainement porté à incandescence quelle histoire peut-on écrire ? » [69], Cet extrait du roman résume bien l'histoire. En effet, Franz Georg est un enfant âgé de 5 ans, Il ne lui reste aucun souvenir de son enfance. Sa mémoire est aussi vide qu'au jour de sa naissance. Il vit aux côtés de sa mère, Thea qui consacre tout son temps à le rééduquer aux côtés de son père, Clément Dunkeltal, médecin très distant avec lui.

Au début du récit, la famille vit dans une bonne atmosphère, Après avoir terminé son travail qui consiste à soigner ses patients, Clemens chante des airs de Bach ou Schubert, accompagnée de sa femme au piano. Cependant, cette ambiance artistique cède le pas à un état d'une grande pesanteur, car selon Franz-Georg, le père soigne bien les malades atteints du Typhus à l'hôpital. Mais la réalité est autre, c'est un médecin nazi qui a travaillé dans un camp de concentration.

[69] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 13.

Lorsque l'Allemagne perd la seconde guerre mondiale, Dunkeltal est accusé de crimes de guerre, il doit prendre la fuite et changer de nom. Franz-Georg devient alors Franz Keller et Clemens et Thea deviennent Otto et Augusta Keller.

L'ours en peluche se nomme aussi Magnus, le même nom que porte le personnage principal. Sur la page de couverture Magnus est associé à cette image d'ours en peluche, qui est décrit comme étant un ourson de taille moyenne et de qui Franz George ne se sépare jamais, étant donné qu'il est le seul lien avec son passé. Cependant, Théa ne semble pas l'aimer, car l'ourson le distrait à cette nouvelle identité.

La peluche est donc importante pour Franz-Georg, c'est une figure mémoire sourde et muette. Franz-George est un nom emprunté durant l'âge de l'enfance. Il change de prénoms plusieurs fois, et devient d'abord Adam Schmalker et prendra ensuite le nom de sa peluche Magnus.

Le récit commence en 1945 où France Georges a 5 ans. Nous ignorons tout sur son origine, à l'âge adulte, il exerce le métier de traducteur. Le thème principal est la découverte de l'identité réelle du personnage. Il est solitaire, intelligent, doué pour les langues grâce à son excellente mémoire. Soucieux des autres et serviable, mais toujours hanté par son origine et par son adoption par ce couple de nazis, ce qui le perturbe et lui cause une grande souffrance.

Le rapport de Magnus avec sa famille est compliqué. Le roman est avant tout une crise identitaire. Il souffre, car ses parents adoptifs sont nazis. En plus il a été privé de l'amour de sa vraie mère et n'a pas connu son père. Le seul souvenir qu'il garde de sa mère biologique, est sa mort brûlée dans un bombardement. Un de ses seuls amis, Lothar frère de sa mère adoptive, un oncle qui est représenté en tant que son guide spirituel.

Du côté des amours, Magnus en a eu deux : May Cleaner Stones et Peggy Bel>

Clemens est à la fois son père adoptif et son pire ennemi, car ce dernier est nazi.

Lothar est un pasteur, marié à une femme juive. Théa et son mari sont nazis.

Lothar emmène avec lui Magnus en Angleterre. Magnus a appris beaucoup de choses grâce à son oncle, sur sa vie en général mais ignore tout sur son passé. Lothar est ouvert d'esprit aime sa sœur, il a répondu à l'appel de sa sœur en amenant Magnus avec lui pour l'Angleterre.

Magnus est un ours en peluche toujours porté dans sa main, il est le seul témoin de cet enfant de cinq ans. Qui atteint d'une maladie dont les causes sont mystérieuses, a perdu la mémoire. Il a tout à réapprendre « à voir, à parler, à nommer les choses et les gens. À vivre. »[70] il ne lui reste que ce muet compagnon, dont une partie de son oreille est brulée. Magnus est le nom présent sur son ours, il a été placé dans un centre en attente d'adoption. Thea Dunkeltal, était stérile, ayant perdu ses deux frères dans la guerre, adopte l'enfant, de ce centre car elle, Son mari Clémence avait Klaus comme enfant d'une autre femme.

[70] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 15.

Thea s'est intéressée à Magnus, qui est un nom inscrit sur le tissu de l'ourson, un nom que va utiliser notre personnage pour se définir et se distinguer, il sera lié á son identité.

Thea l'arrache de ce centre car, enfant vierge de tout souvenir, il est une page blanche dans laquelle Thea pouvait tout inscrire. Son choix est porté sur lui parmi beaucoup d'enfants rescapés, parce qu'il est joli et intelligent. Mais la grande motivation pour ce choix arbitraire, est cet air aryen que l'enfant avait « son crane en parfaite conformité avec les normes aryennes » [71].

Clemens était médecin dans un camp de concentration, condamné à la prison à vie par contumace, la police est à sa recherche. Mais lui est en fuite aidé en cela par une organisation des anciens membres des SS.[72]

L'enfant ignore tout sur cette nouvelle famille, tous ce qu'il sait c'est que Clemens est son père et Thea sa mère, et que ses deux oncles maternels sont morts à la guerre, Franz et George qu'il croit héros ayant combattu sa maladie. C'est ainsi qu'il prendra ces deux noms et deviendra Franz-Georg.

Franz-Georg admire son père sans pour autant que ce dernier soit tendre avec lui, alors que l'enfant avait de l'admiration pour la voix de baryton qu'avait son père, surtout quand il chantait la nuit, il prendra l'appellation : le maitre de la nuit.\

Pour des raisons inconnues à l'enfant, Clemens quitte la maison, mais Franz-Georg croit que c'est à cause du Typhus que l'Allemagne a contracté, et par lequel ravagée, à cause de la guerre. Le père doit se cacher par ci par là. Il commence à changer d'identité, prend le nom de Otto Keller au lieu de Clemens Dunkeltal et Thea Dunkeltal sa femme, prend le nom de Augusta Keller. Quant à Franz-Georg, il devient Franz Keller.

Trois noms que le père change en trois identités, par peur d'être poursuivi par la justice.

Le père se sépare de sa femme et de Franz avec l'espoir du retour. Augusta se trouve seule avec Franz à Friedrichshafen, ils vivent une vie très modeste, pendant ce temps le Führer est mort.

En l'absence de son mari et pour subvenir à ses besoins Augusta Keller va travailler en tant que cuisinière dans un hôpital. Otto fut de retour, décide d'aller au Mexique dans l'attente que sa femme et Franz le rejoindront. Son départ est associé à une nouvelle identité celle de Helmut Schwarbunkopf.

Après son départ, Augusta ne reçoit plus de nouvelle de son mari, agacée par cette longue attente, elle lui arrive de s'énerver contre son fils âgé à peine de 9 ans, ce dernier rêveur mais ne veut pas devenir adulte, car selon lui, les adultes sont les causes de tous les maux survenus.

[71] Ibid. page 97.
[72] Abréviation de l'allemand Schutzstaffel : organisation paramilitaire et policière allemande entre 1933-45

Le procès d'après-guerre se déroule devant les yeux de l'enfant, Le nom de son père Clemens Dunkeltal est cité parmi les criminels de guerre, et ce parce qu'il a travaillé en tant que médecin dans différents camps en participant aux sélections et à l'extermination des juifs.

Le père de Franz-Georg est donc recherché, mais la nouvelle de son décès tombe juste a l'ouverture du procès, car poursuivit il se serait suicidé dans l'état de Veracruz. C'est ainsi que sa femme renonce à l'espoir, son mari n'est plus, sa famille est morte, il lui reste un seul frère qui vit en Angleterre. Quant á sa santé, elle commence à se dégrader.

Son frère Lothar est un Pasteur, vit depuis 12 ans en Angleterre débarque à la maison de sa sœur, emmène avec lui George, recommandant à l'enfant de changer son nom et son prénom.

Magnus porte dorénavant une autre identité, celle d'Adam Smacker[73]

Anne Laure est d'origine juive, la femme de Lothar, elle n'a pas d'affection pour Adam, car elle ignore tout sur son origine. Thea meurt quelques semaines après le départ de Franz-Georg.

A 13 ans le jeune Adam apprend de la bouche de son oncle toute l'histoire de la famille ; après le mariage de sa sœur avec Clémence, Lothar devient distant avec sa sœur et ce à cause des idées et convictions des Dunkeltal, ils se sont adhérés au parti national-socialiste allemand. Lothar, pasteur est dont la femme est d'origine juive, rejoint l'église confessant résistante qui était contre l'église allemande qui n'acceptait que les ariens[74].

La famille de Lothar fui l'Allemagne au printemps 1938 et c'est en Angleterre qu'ils ont trouvé refuge. Clémence a influencé les Frères de Théa, Franz et Georg. Georg va changer d'opinion après la mort de son frère Franz, il est exécuté car il a déserté, ce secret a été bien gardé par la famille.

Adam apprend l'anglais et l'espagnol, toujours accompagné de son ours qui a subi quelques transformations au niveau des yeux ; les yeux de l'ours ont été remplacés par sa mère en boucles d'oreilles en diamant.

Adam bien entouré de son oncle, sa tante et ses deux cousines : Erika et Else.

Peggy Bel est une des amies d'Else, très appréciée par Adam, un jour elle lui demande s'il la trouve jolie ? c'est là qui lui a volé un baisé. Elle lui plait, mais se marie avec une autre personne.

À 18 ans Adam poursuit des études de linguistique romanes et part à la recherche de son père au Mexique à Veracruz, poussé par vengeance « En fait, il aimerait pouvoir dissoudre ce père dans les mots qu'il conquiert avec pugnacité, comme dans une acide » [75]

[73] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 54.
[74] Ibid. page 57.
[75] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 66.

Un jour il sauve une femme qu'il suivait car elle a failli se faire écraser par une voiture. En récompense, cette femme est Marie prénommée May, l'invite à dîner avec son mari Terrence.

May lui prête un roman mexicain qui s'intitule *Pedro Páramo* de Juan Rulfo [76] quand il lit ce roman il s'y projette, comme dans un miroir, car l'histoire du roman ressemble fort bien à la sienne.

Adam se rend à Comala, mais il attrape une fièvre, des visions vont lui surgir éclairant son passé. Il se revoit à Hambourg lors du bombardement[77] , caché dans une cave avec son ours et avec plusieurs autres personnes.

En réalité le bombardement était une opération nommée Gomorrhe[78] effectuée par un raid de la Royal Air Force, la nuit du 28 juillet 1943. Dans cette vision, Adam s'enfui avec sa mère qui a été tuée par l'explosion d'une bombe.

Enfin il reprend connaissance à l'hôpital, May est à ses côtés, il ne veut plus ce nom d'Adam, et préfère le nom de Magnus qui selon lui est son vrai prénom, May se demande qui, il est ? May et Magnus deviennent amants puisque Terrence n'est en réalité que l'amant de Scott, le mariage de May avec son cousin Terrence n'est que de forme, pour camoufler cette relation homosexuelle qu'avait Terence avec Scott.

Magnus retourne à Londres accompagné de May, Lothar ignore l'origine de Magnus.

Ce dernier remet les vrais yeux de l'ours à leur place et jette les diamants dans la Tamise. Magnus et May se déplacent beaucoup, car May est une critique d'art, Ils vivent en quatre à San Francisco : Magnus, May, Terrence et Scot.

Pour gagner sa vie, Magnus choisi la traduction comme métier, il commence à oublier son passé et se projette dans l'avenir, cependant trois énigmes le bouleversent : dans un restaurant il entend des personnes parler une langue qu'il connait, l'islandais qu'il a parlé durant sa fièvre à l'hôpital au Mexique ; puis Le déroulement du procès Eichmann en 1961,

Et enfin son souvenir de sa rencontre avec la maitresse de Clémence au zoo, avec son fils Klaus.

May tombe malade à cause d'une maladie héréditaire que son père a eu, elle meurt, ses cendres sont répandues dans le ciel, cette mort va changer les habitudes de Terrence car il sera vite abandonné par Scott. Alors que chez Magnus l'ancienne revient.

---

[76] Pedro Páramo est l'histoire qui relate un despote local disparu, après avoir abandonné sa famille, s'est s'installé à Comala, un bourg perdu. Son fils, Juan Preciado, est parti à sa recherche.
Il y rencontre de curieux personnages qui connurent Pedro Páramo, dont l'image multiple et insaisissable se profile dans divers récits, souvenirs ou dialogues.

[77] Cf. Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), Fragment 1.

[78] Cf. Ibid., Fragment 6.

Âpres 12 ans d’absence, il rentre chez son oncle en Angleterre. La famille s'est agrandie car Erika et Els ont eu plusieurs enfants. Magnus apprend que Tim le mari de Peggy est mort en tombant d'une falaise.

Magnus revoit Peggy qui veut apprendre l'allemand, elle sera mutée en tant que professeur d'anglais dans une école à Vienne. Elle a changé de nom elle s'appelle maintenant Margaret Mc Line.

Magnus accepte de lui donner des cours d’allemand, un jour elle l'invite chez elle, mais il saura que Peggy avait déjà planifier de partir le lendemain pour vienne.

De Vienne, Peggy lui envoie une lettre, dans laquelle, elle lui avoue ce qu’elle a ressenti lors leur dernière rencontre, tout en l’invitant à venir la rejoindre.

Magnus rejoint Peggy et deviennent amants. Il passe quelques années en Autriche tout en se rendant de temps en temps à Londres pour rendre visite à Lothar, ce dernier devenu par l’âge paralysé, aveugle et mutique, il meurt. Magnus assiste á son enterrement et la petite fille, Myriam lui donne une boîte contenant le masque mortuaire de son grand père Lothar.

Magnus revient à Vienne. Peggy obtient un poste d'enseignante en Italie et il prépare leur déménagement. C’est en dînant ensemble, dans une auberge, que Magnus va entendre chanter une voix de baryton, il reconnaît la voix de Clemens, il demande au serveur d’inviter Clemens pour chanter le lied de Schubert.

Magnus apprend que Clémence s'appelle maintenant Walter Derlich, ce dernier est rejoint par son fils Klaus. C’est alors que Magnus donne un mot dans lequel, il révèle toutes les différentes identités de Clémence et les conséquences de ces emprunts. Quand Clemens lit le mot, terrifié d’une grande colère.

Grâce au témoin qui a été dans l'auberge, Clemens obtient le nom de Margaret Mc Line. En traversant une rue Peggy pousse Magnus, car une voiture lui fonce dessus, Magnus est blessé mais Peggy est tuée sur le coup. Le conducteur n’est que Klaus qui est aussi tué, Clemens est blessé sa colonne vertébrale est brisée.

Magnus est hospitalisé, n'assiste pas donc à l'enterrement de Peggy et l'incident est considéré comme un accident et non en tant que tentative de meurtre. Clemens se suicide en s’empoisonnant.

Magnus se débarrasse des affaires de Péguy en les jetant dans le Danube, puis se rend en France, s'installe dans le Morvan où il connaît une sorte d'hibernation, il fait son plein de vide. Il rencontre frère Jean, un vieil ermite toujours accompagné d'abeilles qu'il élève et dont il relève le miel.

Quand le moine lui demande son nom, Magnus dit qu'il l'a oublié, ce n'est que plus tard qu'il se souvient de son prénom. Cependant sur la poussière du sol, il écrit un tout autre nom, quand il se réveille, il efface ce nom sans se rendre compte, et oublie vite ce qu'il a écrit.

Magnus se lève du sol et retrouve frère Jean, qui lui fait remarquer qu'il vit comme un reclus et non pas comme un ermite.

Quant Magnus décide de partir chez Frère Jean, ce sont les abeilles de l'ermite qui vont lui montrer le chemin.

Un jour Magnus voit frère Jean au fond de la tombe qu'il s'est lui-même creusé, accompagné de quelques abeilles mortes, Magnus le recouvre de terre et comme le lui avait demandé frère Jean il rapporte l'habit au monastère.

Magnus apprend que frère Jean s'appelait Blaise Maupertuis c'est qu'il se sépare de ce qui lui est cher, il enterre le masque de Lothar, se débarrasse de son ours et le jette dans une rivière.

Magnus se sent libéré car débarrassé de la recherche de son passé.

2- L'Identité, La mémoire et la structure du récit

Ce roman est un parcours de vie du personnage principal qui va de l'âge de 5ans jusqu'à la quarantaine, une sorte d'initiation dont la quête est de retrouver ses cinq premières années oubliées de son origine

C'est un roman évènementiel, ou des vrais évènements historiques se sont déroulés au 20ème siècle, marqués par la défaite allemande.

La quête identitaire de Magnus est une tâche difficile, surtout en oubliant une partie de son passé, chargé de mensonge, personne ne peut lui porter secours, il n'a que peu d'indices, son ours et quelques visions.

Le temps passe et il n'a toujours pas su la vérité, du puzzle de son passé qu'il n'arrive pas à reconstituer, puisqu'il n'a pas toutes ses pièces, seules des pièces étrangères à ce puzzle identitaire qui se présentent en fragments d'histoires d'un autre puzzle.

Le puzzle est incomplet : il ignore son nom, son origine et sa langue maternelle.

Magnus change plusieurs fois de noms, le premier lui restera inconnu, il y a Franz-Georg qui est le nom des deux frères décédés de Théa, il y a Adam qui est un nom passe-partout mais aussi le nom du premier homme sur terre, et il y a Magnus qui correspond en latin à l'adjectif grand. Un nom qui lui est extérieur, il ne l'a pas choisi et comme le dit bien Paul Ricoeur : « Chacun de nous porte un nom qu'il ne s'est pas donné à lui-même, qu'il a reçu d'un au : dans notre culture, un patronyme qui me situe sur une ligne de filiation, un prénom qui me distingue dans la fratrie » [79]

Magnus n'est pas le seul à changer de nom dans ce roman, plusieurs autres personnages se voient le changer. Le changement de nom a servi à d'autres personnages de se faire passer pour d'autres personnes. Mais en général ces changements n'ont pas affecté la vie de ces personnages, puisqu'ils ont choisi de leur propre grès le fait de se débarrasser de leur identité. Il y a des coupables qui veulent oublier leur passé, et des innocent qui veulent le reconstituer.

Les coupables ne veulent pas admettre leur culpabilité. Théa refuse d'admettre la véracité des photos des déportés, pour elle il s'agit de trucage.
Le père ne veut pas être attrapé de peur d'être jugé, pour ses atrocités, alors qu'il chante l'amour.

Si Clemens nie son identité, c'est pour échapper aux châtiments. En parallèle, Magnus erre pour se retrouver, il est à la recherche de son identité, il voyage dans plusieurs pays, au Mexique, aux États-Unis, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre et en France.

Il a eu ce sentiment de vengeance, et au lieu d'accomplir sa quête d'identité il sera imprégné par cet esprit. La vengeance non accomplie a causé la mort de Peggy, Clémence ne sera jamais puni pour ses crimes, puisqu'il s'est suicidé. Mais Sylvie Germain a fait regretter à son personnage Magnus, ce désir de revanche.

Concernant la structure de l'œuvre, Le roman n'est pas écrit en continue, il se compose de nombreux fragments, notules, séquences, éco, litanie, éphémérides. etc.

L'histoire principale est composée par des fragments, le reste étants présenté par l'auteur en tant qu'explications sur des personnages, des villes. Sylvie Germain transcrit également des paroles de chanson, de citations, des extraits de livres, ou des réflexions de Magnus, personnage principal.

[79] Paul RICOEUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli,* (Paris, Éditions du Seuil, septembre 2000), pp. 158-159.

Il y a une succession entre les fragments et le reste du roman. Dans les fragments le passage des visions de Magnus à Comala et à l'hôpital sont écrits en italique symbolisant la voyance.

Le texte parait non chronologique, formé de fragments qui se succèdent dans une logique spatiotemporelle. Mais les fragments 0, 1, du 0 et ? ne sont pas dans l'ordre chronologique. De plus les fragments sont liés par d'autres textes. Chaque nouvelle partie commence sur une nouvelle page, ceci donne des blancs où le vide et le plein se côtoient.
Le roman comporte plusieurs miroirs, des répétitions qui se présentent dans les vers de Paul sellant, l'effet miroir apparait quand Magnus sauve May d'un accident de voiture. Et en parallèle, c'est Peggy qui le sauve aussi d'un accident de voiture.

Lothar et frère Jean se ressemblent beaucoup, tous les deux ont eu une mort digne, Lothar a été enterré avec le texte qui s'intitule le sermon sur la montagne et le frère Jean a creusé lui-même sa tombe en mourant avec ses abeilles.

Magnus possède trois figures de père : Clemens, Lothar et frère Jean. Mais son père biologique n'est pas mentionné.
Consciemment il part à la recherche de Clemens. Il garde le masque mortuaire de Lothar et il lui rend visite même après qu'il a su qu'il n'ait pas de sa famille. Il se rend auprès du frère Jean même si ce dernier lui est étranger.

Magnus a connu dans une grande partie de sa vie une marginalisation, mais à la fin du récit, le personnage parait atteindre une intégration totale grâce à la sagesse de ces deux pères de l'église.

Magnus n'a pas connu l'amour familiale. Clemens le déteste préférant son fils caché, Théa en tant que mère adoptive lui apporte que peu d'affection, elle a choisi Magnus seulement à cause de son air aryen et de sa perte de mémoire.

Lothar et Anne Laure s'occupent de lui mais ne peuvent lui donner l'amour. Seules des deux femmes May et Peggy que Magnus va recevoir le vrai amour.

Par méiotique, Magnus se dévoile lui-même, de sa vraie mère, de Théa qui doit tout lui réapprendre, de Lothar avec qui Magnus a un nouveau nom.
Magnus renaît après cette vision du Mexique, où il apprend que sa mère n'est pas Théa et qu'il a cette volonté de choisir Magnus en tant que nom.
Une autre renaissance est située à la fin du récit d'où l'extrait de Saint-John Perse semble résumer dans le fragment ? : « ici commence l'histoire d'un homme qui. »[80]

A la fin nous avons une quête inachevée car il y a eu renoncement à ce rappel de souvenir.
« C'est en effet l'effort de rappel qui offre l'occasion majeure de faire « mémoire de l'oubli », pour parler par anticipation comme Augustin…La recherche du souvenir témoigne en effet d'une des finalités majeures de l'acte de mémoire, à savoir de lutter contre l'oubli,

[80] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), Page 265.

d’arracher quelques bribes de souvenir à la « rapacité » du temps, à l’« ensevelissement » dans l’oubli. » [81]

L'oubli peut s'obtenir par la présence de certaines personnes, à savoir la rencontre avec May et Peggy mais avec leur mort l’angoisse de Magnus resurgit de nouveau.

Sylvie Germain a excellé dans ce roman, par son esprit d’imagination et d’intuition à relever ce défi, détachant l’identité personnelle de la pesanteur mémorielle afin de donner à l’identité une autre dimension, pour y appréhender une nouvelle notion de l’identité. Et en général maitriser son concept, «..dans tous les cas l'imagination et l'intuition sont requises pour aider à dénouer les énigmes d'un homme à la mémoire lacunaire.. »[82]

[81] Paul RICOEUR, *La mémoire, l’histoire, l’oubli,* (Paris, Éditions du Seuil, septembre 2000), page 36.
[82] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 13.

VIII- Magnus entre Idem et Ipséité

1- Magnus ?

Magnus veut dire grand, le personnage est grand, « Magnus. Alias Magnus. Sous ce vocable fantaisiste, il décidé d'entrer enfin dans l'âge d'homme. »[83]

Son identité est cette conscience qui lui fait savoir qu'il n'est pas cet autre. Ce fils des Dunkeltal.

[83] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 106.

C'est aussi l'ourson, avec qui il a un rapport spécial et extra langagier, « Magnus parle à Magnus, sans un mot, sans un son, sans un sens »[84]

« Magnus ? .. Qui est Magnus ? » [85] Une question qui lui a été posée par May

Et comme réponse, il va confirmer ce nom par : « c'est moi », nous sommes devant un rappel de la réponse de YHWH à Moise quand ce dernier lui avait demander le nom, et la réponse de YHWH fût : Ahyeh Asher Ehyeh qui en hébreu, veut dire : Je suis celui qui suis.

L'Identité de Magnus se recherche dans l'origine, prisonnière du passé, par cette image qui la honte. Une image, de cette mère qui persiste et le traumatise. Une séquence qui persiste, le fascine et le sidère, elle lui revient dans ses cauchemars, imprégnée dans sa mémoire rigide, l'image à la fois fixe, mais floue et imprécise.

L'agresseur est une bombe venue de nulle part, qui lui ôte sa mère à un âge où il est très attaché à elle. Seul au monde, il attend une réponse, un sens à tous ce qui lui arrive de la part de ces adultes.

En conséquence, Thea l'arrache de cette solitude, lui parle afin de sculpter son cerveau, elle qui n'est pas familière, va lui raconter des histoires, sans se soucier de leur sens. Elle lui parle tout simplement pour tisser un lien avec l'inconnu. Ainsi va se créer cette identité narrative.

Pour Magnus toute histoire est une menace, car il interprète tout comme agression,

Thea l'apprivoise pour qu'il n'éprouve plus cette indifférence voilà une magie de la voix, une voix qui raconte une histoire, une histoire pour donner un sens à son présent.

L'histoire racontée est un mensonge, une drogue pour rendre cette identité indifférente, une façon de le remettre à zéro, de le faire appartenir à cette identité nazie qui est la cause du drame qu'il a subi.

2- Mémoire et devoir

La mémoire lui fait défaut, entre effacement et remplacement, Magnus est le récepteur de cet héroïsme mensonger. Que Platon nome créateurs de fantômes : « Devons-nous poser par conséquent que tous les spécialistes de poésie, à commencer par Homère, sont des créateurs de fantômes de l'excellence », [86]Un passé duquel il n'a aucun souvenir, et un passé mensonger qui se relate de la bouche de sa mère adoptive. Celle qui tente éperdument

[84] Ibid. page 156.
[85] Ibid. page 106.
[86] Platon, *La République*, Trad. Pierre Pachet, (Paris, Éditions Gallimard, 2008), page 502.

d'effacer tout de son passé. N'a-t-elle pas essayé de lui ôter son ours ? mais lui, il se bat pour le garder, garder son authenticité, que Thea compte effacer, une fois l'enfant apprivoisé.[87]

Voici le glissement de l'effacement en tant qu'histoire racontée dans le roman de *Pedro Páramo* que Sylvie Germain insère : « Puisque vous avez lu le roman, vous savez que Juan Preciado en fait est déjà mort quand l'histoire commence »[88]

Entre deux passés, tous deux inconnus et dont le deuxième n'est que mensonge et qui pourrait remplir cette mémoire, que la conscience de Magnus pourrait admettre ou refuser en tant qu'identité, sur laquelle va se jouer toute sa vie.

Cependant, le monde qu'il va rencontrer va éteindre ce paradigme nazi, qu'allait endommager cette innocente identité. Or nous voyons à quel point que notre identité est très influencée par les circonstances et le monde qui nous entoure.

Ce n'est pas par hasard que le mal a été caractérisé par le banal chez Hannah Arendt, dans son ouvre *la banalité du mal*, Sylvie Germain insert le procès de lieutenant Eichmann[89] et donne l'avis de Magnus à ce sujet. « Quant au pardon, s'il peut envisager d'y parvenir un jour, peut-être, en ce qui concerne le vol et la mystification commis par Thea au préjudice de son enfance, il n'étend aucunement cette possibilité à Clemens Dunkeltal dont les crimes ne tolèrent nulle excuse, nulle indulgence. Et puis ajoute-t-il, n'ayant pas été la victime de ces crimes perpétrés dans les camps ou sévissait le médecin exterminateur, il n'est pas en droit de pardonner a la place des martyres. »[90]

3- Identité et ouverture

La grande préoccupation de Magnus est son identité, une identité qui est liée au passé Sylvie Germain parviendrait-elle à exprimer cette identité à travers son personnage Magnus ?

Qui est vraiment cette identité ?

[87] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 102.
[88] Ibid., page 105.
[89] Ibid., page 122.
[90] Ibid., page 146.

Entre le traduisible et l'intraduisible voilà le paradoxe auquel est confronté le traducteur, un métier pas comme les autres, Magnus expérimente la traduction en tant que métier pour vivre mais son identité demeure elle-même traduisible et intraduisible.

C'est cette identité que Magnus tente de saisir, alors qu'elle lui échappe et devient insaisissable.

En plus de ses expériences, ce métier de traducteur va vraisemblablement lui permettre d'expérimenter d'autres expériences humaines et à travers cette fonction, il va essayer de superposer les expériences des autres à la sienne, pour enfin comprendre que toute identité est vouée à se construire dans ce monde, pour s'achever dans une singularité individuelle et unique.

L'identité de Magnus n'est pas celle de Lothar ni celle du frère Jean, mais ses identités sont expérimentées dans un parcours vers une plénitude, car chaque identité n'est ni, totale ni complète.

\Certes, l'ouverture à d'autres identités acquiert l'ouverture de l'esprit, la compréhension de cette unicité que chaque être possède par sa propre expérience, dans le langage de Paul Ricoeur par le récit narratif.

Se connaitre par son nom Adam, c'est expérimenter dans la tradition judéo-chrétienne, et aussi musulmane, l'unicité de chaque être, expérimenter cette faible force qui est l'argile, face à cette grande force qui est le feu, mise en évidence par les livres sacrés, manifestée dans sa légèreté face à la pesanteur chez Kundera, et enfin par sa fragilité explicite dans la survie, chez Sylvie Germain.

Se connaitre par ses amours May et Peggy c'est expérimenter le plaisir fugace et éphémère, expérimenter la finitude par leur disparition et leur mort, seul leur souvenir reste conservé dans sa mémoire.

La mémoire de Magnus est toujours assoiffée de souvenir, ouverte à des rencontres avec l'autre, afin de la guérir du lacunaire, dont souffrait le personnage.

Le rappel par l'appel de l'autre apaise l'oubli, le silence et l'absence, par la grâce l'identité de Magnus va se délivrer de cet inconnu, de cette absence de soi, « Moi qui suis innomé, de grâce, nommez-moi de cette perdition, de grâce, sauvez-moi de grâce écoutez-moi entendez-moi. »[91]

Tel YHWH qui parait à Moise pour la première fois, sans pour autant être nommé ou identifié. C'est dans cette nomination de réciprocité effectuées entre Adam et les anges, d'après les traditions monothéistes, que va être déterminer l'identité d'Adam ainsi que celles de sa progéniture.

Par la grâce, cette force invisible et qui fait apparaitre ses effets dans notre monde sensible. L'amour qui régi notre relation avec l'autre, la relation de Magnus au surnaturel au

[91] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 242.

sacré á l'inconnu. La grâce est une force qui agit sur l'identité et lui permet d'échapper aux lois de la pesanteur matérielle.

Se connaitre par l'autre, et par son amour, dans l'amitié du frère Jean que Magnus va approcher la transcendance et enfin va s'unir avec la nature.

Se connaitre par son identité, c'est se connaitre soi, tout en se libérant de soi pour s'accomplir. Et ce d'expérience en expérience dans ce monde où Magnus est jeté.

Vis-à-vis d'autrui, Magnus se maintient en tant qu'identité singulière pour se projeter dans un devenir meilleur toujours parfaire son présent pour s'accomplir, vers une raison universelle.

Cette tentation d'achever le meilleur de son identité afin d'accomplir ce récit narratif, est un travail de libération. A cause de ce paradoxe de la traduction et de ce jeu entre le traduisible et l'intraduisible, l'identité apparait comme une impasse. Magnus est-il le mot ou le sens objet de sa traduction ?

Il est confronté à l'étranger comme le pense Paul Ricoeur, et dont sa présence est fondamentale pour traduire. Il est à la fois étranger à lui-même face à un autre étranger 'soi-même étranger comme un autre étranger'. C'est là ou commence l'ouverture à l'autre.

> « Sans l'épreuve de l'étranger, serions nous sensibles à l'étrangeté de notre propre langue ? Enfin, sans cette épreuve, ne serions nous pas menacés de nous enfermer dans l'aigreur: d'un monologue, seuls avec nos livres ? Honneur, donc, à l'hospitalité langagière. » [92]

Magnus devient autre, pour se dissocier de ce passé perdu, il se laisse façonner pour que son présent devient passé, et que le souvenir de ce passé-présent, le projette par ses projets vers l'avenir.

Mais que pense Sylvie Germain de cette identité ? et que va-t-elle ajouter de plus à propos de cette question qui a préoccupé les philosophes que nous avons abordé, dans le chapitre premier de notre présente étude, depuis l'antiquité à l'époque contemporaine avec Paul Ricoeur.

4- L'approche de l'identité personnelle de Paul Ricoeur dans *Magnus*

Avons-nous besoin de l'autre, pour découvrir ce que nous sommes au fond de nous-mêmes et surtout dans cette situation dominée par l'oubli et la fragilité ?

Magnus tente de se découvrir, mais avait toujours besoin d'autrui pour aller au plus profond de soi-même.

[92] Paul RICOEUR, *Sur la traduction*, (Paris, Bayard, 2004), Page 52.

L’identité personnelle de Magnus, soi-même comme un autre, est une approche Ricoeurienne que Sylvien Germain use implicitement pour la mettre en clair. En effet ; comme nous l’avons vue dans le chapitre premier, Paul Ricœur dévoile un paradoxe de la notion de l’identité personnelle au niveau linguistique soi-même, sous-entend un soi dans le présent, qui reste le même que celui du passé.

Le soi est toujours dans l'immédiat, un pronom possessif, le mien idem et ipséité qui sont deux termes latins. D’après Paul Ricœur, lorsqu'on parle d'identité personnelle on est confronté à une opposition de soi et de l’autre.

Selon Paul Ricoeur l’identité est le fait de rester en même temps, le même et vivre l’autre.

Idem et ipséité sont les caractéristiques distinctives de l’identité par rapport aux autres, se manifestent dans le récit et aussi dans les engagements que l’individu tient comme parole et promesse à soi et à l’autre.

Tenir sa parole c’est tenir ses propres engagements vis-à-vis de soi et vis à vis des autres. Un homme de parole fidélise son soi, comme être pour soi et en soi. Une fidélité à soi comme soi, et fidélité aux autres comme un autre.

L'ipséité et mêmeté de chaque personnage, fait des identités de Magnus comme de Dunkeltal, des identités á la fois changeante mais tout en restants les mêmes. En effet ces deux identités se complètent par cette fidélité de la parole et la promesse que donne chacun d’eux à un autre, malgré cet emprunt de nouvelles identités.

Le soi de chacun d’eux se réalise dans la promesse en soi et au soi, même sur parole. Mais l’ipséité nous laisse nous-même, en notre mêmeté, soi d’hier le même qu’aujourd’hui. Ipséité est employée en tant que même par opposition à l'autre qui pourrait faire la même chose.

La conclusion en est que l’identité de Dunkeltal est liée à la manière d’être. A sa mêmeté stable malgré le changement de nom. Elle est à la fois soi-même ‘Dunkeltal’ et non soi-même empruntant d’autres identités n’assumant pas son agir et ses responsabilités. Par cette stabilité empruntée aux habitudes et aux identifications acquises, autrement dit aux dispositions, le caractère assure à la fois l’identité numérique, l’identité qualitative, la continuité ininterrompue dans le changement et finalement la permanence dans le temps qui définissent la mêmeté »[93] Il a donc deux manières d’être : Une à l'égard de son être et l’autre à l'égard des autres. Ces deux manières d'être sont des attitudes envers soi et envers les autres. Donc une identité conflictuelle. Dont la première n’assumant pas son agir éthique, car criminel, et feuillard.

Être ou persister dans l’être, ou au cours du temps, ou simplement être le même hors la considération du temps dans une sorte de dialectique de concordance et de discordance comme le pense Paul Ricoeur : « La dialectique consiste en ceci que, selon la ligne de concordance, le personnage tire son singularité de l’unité de sa vie considérée comma totalité temporelle elle-même singulière qui le distingue de tout autre. Selon la ligne de discordance.

[93] Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, (Paris, Éditions du Seuil, 1990), page 147.

Cette totalité temporelle est menacée par l'effet de rupture des évènements imprévisibles qui la ponctuent rencontres, accidents, etc. »[94]

L'identité chez Sylvie Germain est aussi conçue en tant qu'attitude, une manière d'être dans le monde, et dont le moi est responsable donc doit répond de ses actes.

L'identité selon l'auteur, semble résumer 'soi-même est toujours un autre'. Ce qui rend notre moi intérieur toujours façonné socialement, comme il peut être gravement perturbé, par l'improviste et les fuites du temps. C'est le cas de l'identité de Clemens dévoilée par Magnus ; De l'identité de Magnus envahit par l'angoisse à la mort de May et de Peggy ; De l'identité de Thea, une fois le Führer est mort, elle ne savait plus à quelle identité se vouer ? ne sait plus à quelle identité va s'accrocher et y demeurer loyale.

Comme réponse à cette hésitation identitaire, Sylvie Germain à préférer taire la suite en mettant fin à la vie de Thea et de Clemens. Seule l'identité qui persiste est celle qui se construit, qui se libère, et qui se cherche à travers soi et l'autre.

[94] Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, (Paris, Éditions du Seuil, 1990), page 175.

IX- Identité une question existentielle

1- La mort, la séparation puis l'abondant

N'ayant pas gouter à la tendresse de sa propre mère, source de sécurité de son enfance. Ce manque crée en Magnus le sentiment de l'insécurité.

Abandonné lors de ce bombardement de Hambourg, qui a causé la mort de sa mère, Magnus sera adopté - depuis un centre d'accueil destinés aux rescapés de la guerre - par une nouvelle mère dont le Mari Clemens ne s'en occupe pas. En revanche, elle ne cherche dans cette

adoption qu'à effacer tout indice du passé de cet enfant, et mettre à sa place, un passé qu'elle invente. Chaque soir sous forme de contes elle lui raconte, l'histoire de la mort de ces deux héros frères jumeaux, qui vont marquer l'identité du personnage, pendant son enfance, puisque Magnus va porter leurs prénoms durant toute son enfance jusqu'à l'âge adulte.

Ce récit est le moyen d'accéder à soi-même, cette histoire racontée et transmise par Thea, même mensongère éveille en Magnus, qu'il est un sujet de temporalité et donc a besoin de langage pour l'exprimer. Par cet apprentissage de la langue : « le regard d'un convalescent qui a frôlé la mort et qui réapprend à voir, à parler, à nommer les choses et les gens » [95] sa présence dans les soirées musicales avec son père : « Car Franz-Georg en est sûr, c'est en chantant de la sorte que son père a dû l'aider à guérir. »[96] , et enfin le silence en tant que langage dans le stade de son hibernation : « Il cherche un endroit neutre, et reculé, un lieu-clepsydre où laisser passer le temps, jusqu'à son tour vienne. Le tour de quoi ? il l'ignore. »[97]

C'est par cette médiation du langage dans toutes ses formes qui va aider Magnus à approcher son identité. Car selon Sylvie Germain l'identité nous n'est pas appréhendée par un simple regard sur soi, mais grâce à ces différents regards que nous portons sur nous même à travers notre vie. Vient ensuite le regard que porte les autres en nous, ce soi que soi ne peut pas voir. Il a fallu du temps pour Magnus faire le tour de soi-même, de toute son existence.

Le personnage est seul dans sa chambre avec son ourson avec qui, il partage la même identité. Magnus est doublement abandonné, en premier lieu, par sa mère, et en deuxième lieu, par ses amours. La mort est la cause de ces séparations. Cet abondant l'habite durant toute sa vie et á chaque fois l'abondant se renouvelle, l'angoisse s'installe, l'angoisse de son passé devient existentielle.

Des événements extérieurs ont causés ces trois morts : celle de sa mère biologique, de ses deux amours May et Peggy, ainsi le monde de Magnus s'écroule face à la mort.

Cette chose qui sépare, qui produit l'instabilité et la peur, non seulement la peur de voir mourir ses proches, mais aussi sa propre mort. Une vraie phobie qui se manifeste par cette blessure d'enfance, ce choc des bombes, ce face à face avec la mort de l'autre, et le danger que pourrait atteindre sa propre vie.

La réactivation du désordre de ce fantôme qui n'est au fond que l'absence de la vie. Cette thanatophobie devient propre à Magnus, à son identité, depuis l'âge de 5 ans, résiste dans le temps, en grandissant elle se dissipe avec la rencontre de May et de Peggy, mais revint juste à leurs morts.

La seule issue pour sortir de cette insécurité, est de se projeter en soi, de s'exercer par le père Frère Jean qui va intervenir vers la fin du récit, en tant que guide, qui l'oriente pour le faire sortir de cette caverne identitaire, attachante à la notion familiale à la représentation généalogique.

---

[95] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 15.
[96] Ibid., page 22.
[97] Ibid., page 224.

A travers cette voie le dépassement est nécessaire. L'identité personnelle de Magnus est perçue au-delà de la représentation familiale.

Cette voie ouvre deux entités identitaires contradictoires ; une existentielle car elle le contrarie, et en face d'elle une autre l'adopte.

2- La rencontre de l'identité personnelle et collective vers l'existentiel

Identité personnelle contrariée par ces trois identités collectives dites familiales :

De la première famille biologique, il n'a aucun souvenir, même pas de sa mère tuée brulée à Hambourg.

De sa deuxième famille adoptive des Dunkeltal, il n'a pas reçu d'amour. Et vers laquelle il a cette rancune envers le père nazi qui l'a marqué et qui le pousse à entreprendra son périple voyage à sa recherche.

De sa troisième famille Schmalker, Magnus est considéré en tant qu'enfant des nazis par Hannelore la femme juive de Lothar, qui ne l'intègre pas.

En parallèle l'identité personnelle de Magnus est adoptée par ces deux familles

Deux « familles » vont stabiliser cette angoisse, l'amour l'emporte face à son abondant, à savoir, l'amour de May et de Peggy.

Dans le fragment 14, Sylvie Germain commence par le commencement et enchaine :

« Ici commence l'histoire de Magnus. Ici, quelque part entre San Francisco. New York. Montréal. Los Angeles et Vancouver. Et encore bien d'autres villes… avec Scott. Il forme une famille quaternaire unie par des liens obliques qui se croisent sans se confondre. Se soutiennent mutuellement, sont pesés. Et où l'amour se décline sur le mode du désir et celui de l'amitié. »[98]

Certes, Magnus est dans l'impasse de son origine familiale, de cette origine il n'arrive pas à s'identifier. C'est alors que l'auteur glisse cette notion de l'identité familiale vers d'autres représentations.

Cette orientation vers la voie du frère Jean va l'initier à s'identifier et voir le monde autrement, à comprendre que personne n'est responsable de son abondant et que seule sa conscience est responsable de la représentation de cet abondant.

Dans ce monde de l'ermite, Magnus va dresser son identité pour éradiquer cette peur de l'abondant et apprivoiser la confiance en soi pour vivre, car Magnus ne sera jamais en accord avec lui-même, tant qu'il dépend toujours de l'autre et de ses représentations, tant qu'il est sous le joug du conditionnement, il est comme une plume à la portée des vents, de ces circonstances extérieures.

L'identité de Magnus sera plus consistante et significative dans la rencontre avec soi, dans une sorte d'autonomie et de transcendance ou l'être ne fait qu'un dans ce cosmos.

Toutefois l'autre est important dans cette construction de l'identité de Magnus, car avant de se jeter dans l'autre il est fondamental de se jeter en soi, il faut avoir connu son identité, comprendre soi avant l'autre pour connaitre et comprendre l'autre.

Magnus n'a de l'autre que ce qu'il a vaguement de soi. Si le soi-même comme un autre comme le pense Paul Ricoeur est une ouverture, le dépassement est donc nécessaire quant à cette représentation fermée, dite identité familiale.

[98] Sylvie GERMAIN, *Magnus*, (Paris, Éditions Albin Michel), 2005, page 119.

L'ouverture á l'autre nécessite un minimum de sécurité de soi et un minimum d'amour pour soi.

Pour qu'il y est un amour véritable au lieu d'un désir comme le pense Socrate dans le banquet de Platon. Cette amour de soi est lié à cette acceptation de soi et cette capacité d'agir pour sortir de cette incertitude, le je ne me connais pas, rend l'identité stérile, car en ignorant soi, Magnus n'est qu'absence, et ne verra même pas l'autre, puisqu'il est non présent face à l'autre. Cependant, 'autre est censé se présenter en tant que son miroir, une reflet de soi sur lequel l'identité de Magnus doit se projeter. L'autre sera construit en tant que spectateur de soi et non comme une autre identité extérieure à soi, bref une identité de rencontre.

Au-delà des identités familiales, d'autres identités objets interviennent pour stabiliser la notion identitaire. Il s'agit de l'ourson qui le miroite dans son enfance et à qui, Sylvie Germain a consacré un long paragraphe, qui fait dissoudre en cet objet l'identité du personnage.[99] L'ours en tant que mythologie que Sylvie Germain va l'anthropomorphiser, qui dans quelques fragments se confond avec notre personnage.

L'identité chez Sylvie Germain représentée par Magnus n'a pas une fin substantielle, l'auteur ne cherche pas sa substance. En outre ce qui l'intéresse, c'est de se retrouver tel qu'on s'accompli, en construisant notre identité. Or, C'est la réalisation de soi qui est visée et non ce qui est ou ce qui a été. Ce n'est pas en se retournant vers ce passé sombre qu'on va tomber sur sa propre identité, delà la rupture avec la notion qui pense que l'identité est attachée à la mémoire.

La construction de soi repose sur la façon dont on se projette dans l'avenir. Cet agir à la manière de Paul Ricoeur dans le devenir.

Toutes ces identités personnelles et collectives, ces identités retranchées dans des arbres généalogique, nous dirigent vers un seul centre identitaire, pour comprendre l'identité, Sylvie Germain à travers ce cheminement philosophique met en exergue l'importance de surpassement de l'identité dans sa signification terminologique. Par ailleurs, elle rejoint le Philosophe Paul Ricoeur dans son approche soi-même comme un autre. L'ouverture sur l'autre est donc nécessaire pour parvenir non à s'identifier, mais encore de se retrouver soi et l'autre. Cette approche est manifestement apparente dans les relations Magnus avec May, Magnus avec Peggy et Magnus avec frère Jean.

[99] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 219.

X- Identités et noms entre association et dissociation

1- Le rapport identité - nom

Nous allons aborder dans cette partie la relation qu'entretient l'identité au nom, et l'impact relationnel de l'extérieur sur l'identité de Magnus.

Le Roman est intitulé ' *Magnus* ' qui veut dire grand en Latin et qui va accompagner numériquement, notre personnage jusqu'à la fin du roman.

En effet, ce nom prendra sens à l'âge adulte de notre personnage, donc grand et c'est dans ce contexte, que l'identité prendra forme chez Magnus, car elle est liée á son passé construit depuis l'âge de cinq ans et à sa mémoire nourrie d'évènements en évènements dans lesquels Magnus se construit soit par des appartenances dans lesquels, il était jeté à savoir chez les Dunkeltal et par attachement manifestés dans ses rencontres amoureuses.

Nous relevons plusieurs noms attribués, par l'auteure, aux différents personnages du récit.

Seul le nom de Magnus va persister, malgré les changements d'dentistes et les transformations subies sans pour autant effacer son authenticité .

Magnus est un nom scandinave, ce qui nous renvoie à son propre origine qui est l' islandais [100], ce patronyme désigne à la fois fort, grand et invulnérable dans la mythologie viking 'Magni' Magnus est le fils de l'illustre Thor, fils de Woden ou Odin. Dieu du tonnerre dans le panthéon scandinave, brandissant son marteau illustré, symbolisant le tonnerre et la foudre, comme il a reconstruit le monde.

Magnus l'invulnérable N'est t-il pas le fils de cette foudre de Gomorrhe ? de ces bombes des allies ? n'a-t-il pas survécu comme miracle témoignant en grand à la fois la terreur des grands, le mal des adultes, et la finitude humaine ? N'est -il pas ce devoir de mémoire collective pour que le mal ne se répète plus ? pour enfin établir justice et réconciliation.

Nous allons nous attarder sur les noms attribués à notre personnage : Magnus de son ourson, il adopte le nom qui a été gravé dans le tissu de la peluche. Devant sa perte de mémoire et sa fragilité extrême, c'est l'autre qui est son témoin va l'épouser par lui emprunter son nom, et lui devient à la fois égal et ami inséparable. Le nom de Magnus l'ourson va l'aider à reconstituer son identité car ce nom est un choix volontaire de Magnus une fois adulte. « quand ils sont seuls tous les deux ; des scènes où Magnus tient un rôle égal au sien »

Le premier nom que l'autre lui donne, Franz-Georg en hommage à Franz et à Georg, frères jumeaux de Thea, cette dernière fait tout son possible pour intégrer l'enfant dans l'histoire familiale, dans cette identité collective, faisant de ce deux morts, soldats héros de la deuxième guerre mondiale.

Dans une sorte de conte, ils se sont battus pour guérir l'enfant de sa maladie. Deux identités meurtrières ; deux jeunes victimes d'une identité collective et politique. Or depuis leurs enfances, ils sont sous l'influence des grands, de la politique, de la propagande et de la démagogie, deviennent héros martyres après leur mort. « Quant aux jumeaux Franz et Georg, encore petits garçons, ils portèrent bientôt à cet homme martial, une admiration naïve et enthousiaste.[101]

Franz-Georg est une nouvelle identité que le groupe inculque à l'individu. À travers l'éducation. Sylvie Germain nous montre à quel point l'identité personnelle s'apprivoise en

[100] Magnus se souvient de la langue qu'il a parlé à l'hôpital
[101] Sylvie GERMAIN, *Magnus*, (Paris, Éditions Albin Michel, 2005), page 56.

tant que nature humaine et se construit dès l'enfance, surtout à l'âge de 5 ans. Cependant à cet âge, l'identité est encore une page blanche [102], ainsi Sylvie Germain rejoint l'affirmation de Jean Jacque Rousseau qui pense que l'homme nait sans vice.

Dans son '*Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes*' l'auteur affirme que l'homme est naturellement bon et que c'est la société qui le déprave et le corrompe.

Magnus allait être corrompu en prenant cette identité de Franz-Georg, l'associant à son individualité, se trouve comme eux corrompus et influencé à la fois par les idées de Clemens mari de Thea, et les principes du parti socialiste nazi.

2- Identité : Une condition humaine

Georg se dissociait de cette identité collective et serait épargné de ce mensonge, une fois son frère est décédé, cette mort a mis en doute radical Georg, sa croyance en Hitler en le surhomme, est devenue futile et mensongère, delà son identité va se déplacer de l'aryen à

[102] Cf., Ibid., page 15.

l'homme tout court. C'est cette foi en l'homme qui va pousser Magnus à croire à son inachèvement et sa vulnérabilité. [103]

Heureusement ce retour de Lothar en Allemagne et le départ de Magnus vers l'Angleterre va lui ouvrir l'horizon de la vraie identité de cette famille adoptive. Une identité politiquement et moralement source du mal.

Il a fallu à Sylvie Germain de faire appel en intertextualité, à la philosophe Hannah Arendt pour nous éclairer sur la banalité du mal, et ce durant le procès d'Adolf Eichmann qui s'est déroulé en 1961, à Jérusalem.

« Eichmann n'entrera pas au parti par conviction, et n'adhéra jamais aux idées nazies »[104]

Magnus est un nom associé, et attribué en hommage à son ours, il figure plus à la fin du roman dans la période d'hibernation du personnage, faisant allusion à l'hibernation des ours. Magnus jette cet ours, juste après cette période d'hibernation, ou il va faire son plein de vide.

C'est dans le fleuve que va être, une fois pour toute, dissociée et jetée cette identité. Il est vrai semblable que ce fleuve, ressemble fort bien à celui d'Héraclite dans lequel, l'identité ne se baigne pas deux fois dans ce même fleuve. À la fin du récit, Magnus sort de l'hibernation. [105]

Ensuite, Sylvie Germain attribue à son personnage, le nom 'Adam' en hommage, à l'église catholique résistante, et au père Lothar, pour faire face à cette origine manquante d'avant ses 5 ans.

Adam est l'origine de toute l'humanité, un nom qui s'articule pour toute identité masculine, c'est un passe par tout qui s'associe bien et qui évite la question de l'origine.

Adam est le père de l'humanité, avant lui il n'y a pas de passé, il n y a pas donc lieu pour le personnage de chercher son origine. C'est un personnage de voyage qui a pour mission la recherche de la vérité. Il est aussi personnage qui emporte avec lui la justice, et qui veut punir : « c'est ici et maintenant., à la face du monde., que le fils Mortifiait voudrait faire rendre gorge à ses parents., particulièrement à son père. »[106]

Mais cette quette de justice, est un dévoilement qui a valu au soldat Georg Felix Schmalker, une condamnation à mort, car il a refusé de continuer à combattre du côté du mal. Cet acte de désertion est un acte jugé dans la guerre, un crime grave, car déloyal et irresponsable.

---

[103] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 60.
[104] Hannah ARENDT, Eichmann à Jerusalem. Rapport sur la banalité du mal, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 1991, pp. 93-94.
[105] Sylvie GERMAIN, *Magnus*, (Paris, Albin Michel, 2005), page 75.
[106] Ibid., page 78.

Certes, l'identité d'Adam n'a pas d'origine, c'est la première identité de l'Homme biblique, c'est une identité crée, dans sa première existence, dans un monde déjà existant, mais dans lequel l'identité créé pour la première fois se construit dans son entité, à la fois personnelle et collective, cette identité sera l'origine de toutes les identités des êtres humains.

Au milieu du récit, le nom d'Adam est associé à l'identité de l'église, et pénètre l'univers de son oncle et celui des deux femmes aimées May, d'où le nom féminin d'Eve apparait pour équilibrer les identités - Eve elle a plusieurs origines ; de la première elle tire son teint, d'une aïeule indienne de la tribu des Omaha, - il est à noter que ce glissement n'est autre que ce devoir de mémoire que Sylvie Germain prononce implicitement en hommage aux indiens d'Amérique qui ont subi une sorte d'extermination. Quant à ses autres origines de sang, -Hongrie, Ecosse, et Ukraine -, May manifeste que de l'insolence à leur égards, étant des envahisseurs. Devant une telle approche, Magnus est entre de bonnes mains « pour la première fois de son existence il se sent en confiance »[107]. Enfin avec Peggy, c'est l'amour qu'il a pour elle qui va le rendre conscient de son devenir le dissocie de son origine et le pousse à ne plus donner d'importance à cette mémoire perdue de son passé.

Le protagoniste Dunkeltal Clemens, est une identité associée au mal, ce membre de la SS, médecin de camp, a effectué la sélection des malades et des plus faibles pour les chambres à gaz, et pour leur extermination, il administré une piqure du phénol dans leur cœur,

Une fois le führer est mort, l'incarnation du rêve de la grandeur s'éclipse et avec elle s'éteint toute l'identité nazie. C'est ainsi qu'il va prendre le nom d' Otto Keller une identité bête et faible qui s'associe à ce banal du mal, d'après Hannah Arendt, bref une identité déchue.

Les noms que Sylvie Germain associe à chaque identité sont très pertinents, ils sont choisis en tant que description de l'état du personnage, et expriment à eux seuls les identités en relation avec leur devenir.

Quand vint l'identité Helmut Schwarbunkopf qui désigne en allemand, la tête de l'hirondelle : « voilà qui est de bon augure, pour entreprendre cette migration périlleuse »[108] l'hirondelle est un oiseau migrateur. Ce nom est associé à l'identité du père qui pense qu'il est sauvé en octroyant ce nom. L'hirondelle dans la culture française s'associe à la citation qui dit « une hirondelle ne fait pas le printemps. » et qui nous enseigne que notre façon de voir le monde pourrait embarrasser autrui, lui gâcher sa vie, et nous recommande le discernement.

Cette appellation 'tête d'hirondelle' va le nourrir d'espoir et d'annoncement d'évènements heureux dans une fuite migratoire.

Puis enfin la dernière identité avant sa disparition, qui fait appel á Felipe Gomez Herrera, un nom Hispanique pour ne pas éveiller les soupçons. Une fois en Amérique latine.

Enfin les deux identités des deux personnages : Magnus et Clémence, s'opposent, s'associent et se dissocient. La première se projette dans son origine, et essaye de se souvenir. La

[107] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 81.
[108] Ibid., page 37.

deuxième se projette dans le devenir et essaye d'oublier sa vraie origine. Une vénère la mémoire l'autre vénère l'oubli.

3- Peggy : Autre comme stabilisateur de soi

Le nom de cette Identité associé à ce personnage, diminutif de Margaret qui dérive du persan et qui signifie la perle, qu'on peut associer à ces perles dans les yeux de l'ourson, Peggy est le premier amour car c'est pendant la fleur de l'âge que Magnus lui donne le premier baiser, elle est son premier et dernier amour.

D’autres identités se mêlent à celle de Magnus en tant qu’alter ego et desquels il va se sentir à l’aise, il s’agit de ce couple formé de May est de Terrence, à la fois son cousin et son mari de forme, fait partie de cette identité du genre et qui voile cette vraie identité par ce faux mariage, le met à l’abri des préjugés de la société.

« Terrence et May sont cousins, ce mariage a offert un phare de respectabilité. Exigé par son milieu social. Alors, il échappait belle, hors du carcan familial et une liberté dont elle rêvait depuis l'enfance. »[109].

4- YHWH identité métaphysique et morale

De l’identité de Dieu appelé YHWH, nous sommes contraints de relever cette problématique de l’appellation, l‘association de l’identité divine avec l’identité des alliés et le rapport qu’entretient le tétragramme avec soi dans la tradition hébraïque.

[109] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 110.

Dans le Fragment 1, cet arkhḗ, ce principe premier, cette origine organisatrice de ce chaos. C'est le commencement d'un début d'une histoire de Magnus. Son dévoilement ne s'effectue qu'après le fragment 11. Sylvie Germain se réfère à ce nom YHWH, cet organisateur, qui a mené cette malédiction pour Sodome et Gomorrhe, sans épargner les innocents. Cet acte divin a donné ce nom historique à cette opération militaire et aérienne, menée par les alliés, sur la ville de Hambourg, connue sous le nom 'Opération Gomorrhe'

D'après la tradition Judéo-chrétienne, YHWH détruit par le feu et le soufre Sodome et Gomorrhe et d'autres cités maudites, pour leur tyrannie et leur injustice.

Ce Dieu biblique est associé aux alliés, qui ont opéré par bombarder Hambourg pour éradiquer le mal des nazis, ces derniers associés aux peuples de Sodome et de Gomorrhe. Cette opération de bombardement a fait beaucoup de morts, sans distinguer les civils des militaires, et parmi ses victimes civiles ; notre personnage Magnus dont la mère sera brulée comme s'est brulé la femme de Loth.

Magnus n'a pas pu être épargnée non plus, car il a perdu une partie de son passé.

Nous n'allons pas rentrer dans la problématique de la guerre juste, mais qui ce qui nous occupe plus dans cette partie est le rapport qu'entretient le nom YHWH avec l'identité, nous allons alors nous attarder sur la figure de Dieu en tant qu'appellation YHWH.

Le Dieu appelé YHWH pourrait signifiait l'identité de ce maitre, soucieux des opprimés de Sodome et de Gomorrhe, de l'Égypte et de ce roi tyrannique Pharaon, qui prenait en otage les fils d'Israël en tant qu'esclaves. Cette répétition de l'histoire est un éternel retour de l'holocauste juif. Il est l'évènement marquant du 20ème siècle et sur lequel Sylvie Germain ne manque pas d'y insister dans ce roman.

Mais que signifie ce justicier de l'univers selon les Hébreux ?

N'est-il pas cet inconnu ? et pourquoi les juifs ne nomment-ils pas leur dieu ?

Comment cette identité est reconnue sans nom ?

Voilà des questions auxquelles nous allons essayer de répondre

Il semble que l'identité divine dans la tradition biblique judaïque est une identité comprise au-delà de l'être. Par peur de tomber dans l'anthropomorphisme.

L'homme a toujours besoin de nommer pour désigner un être ou un objet. Or ce nom hébraïque contient trois lettres le Y, le H, et le W qui réunis donne le mot Y H W, qui signifie Ya Ho Wa et qui veut dire 'Oh celui-là'. Comme l'affirme le professeur, historien et

philologue, Thomas Römer, dans son cours donné au Collège de France, intitulé : *' Le dieu de Yhwh : ses origines, ses cultes, sa transformation en dieu unique'*[110]

Thomas Römer affirme que la seule manière de parler de Dieu et de l'identifier, c'est de faire parler les hommes.

Dans son livre, L'invention de Dieu, s'agissant du dieu d'Israël « Yahvé » et de son nom, Thomas Römer s'interroge : est-ce que Dieu a un nom ? Pourquoi le judaïsme s'interdit de prononcer son nom ? il répond ainsi : « il ne convient guère que le dieu unique porte un nom propre, qui suggère la nécessité de le distinguer d'autres divinités. On a sans doute voulu aussi combattre des usages magiques du nom divin ».[111]
Parallèlement, la première affirmation que nous donne dans sa conférence[112], pour ce spécialiste biblique, Yahvé est un nom significatif indiquant le caractère d'un Dieu de l'orage et de la guerre et qui devient le Dieu du groupe nommé Israël.

Il ajoute qu'il est aussi confondu avec ce buisson ardent apparu à Moise qui n'arrivait pas à l'identifier.

Quelle étrange coïncidence à travers laquelle, la force imaginaire de Sylvie Germain possède afin de superposer YHWH aux alliés, ces derniers par leur force aérienne peuvent être comparés à ce Dieu d'orage.

Ce que nous pourrons retenir c'est que l'identité des alliés est associée à l'identité de YHWH elle est aussi rattachée à l'axe du bien. Ce justicier a une vocation morale, il répond à la fois à l'appel des fils d'Israël et à toutes les victimes de cet axe du mal qui est associé au Nazisme.

---

[110] Thomas RÖMER, *Le dieu de Yhwh : ses origines, ses cultes, sa transformation en dieu unique,* cours donnés du 03/02/au 31/03/2011, https://www.college-de-france.fr/sites/default/files/documents/thomas-romer/UPL7160123108737691961_r__mer_20110203_2.pdf, consulté le 26/12/2023.
[111] Thomas RÖMER, *L'invention de Dieu*, (Paris, Éditions du Seuil, 2014), page 19.
[112] Voir Thomas RÖMER*, 'Le dieu de Yhwh : ses origines, ses cultes, sa transformation en dieu unique'*

XI- Identités : Dualité ségrégationniste entre le bien et le mal

Toute identité est diluée dans un nom, une sorte d'étiquette distinctive, et chaque nom porte une histoire particulière. Franz Georg deux noms contractés, qui expriment les Dunkeltal, une identité remplie de récits héroïques, faisant du mal un bien nécessaire pour la survie d'une famille, voir la survie de Magnus, cette propagande influence toute une génération allemande : Magnus en est le destinataire.

Une famille qui a choisi librement et démocratiquement le führer, ce totalitaire qui n'a pas cesser d'user de tous ses moyens pour créer une identité imaginaire qui repose sur le seul principe de la race, l'arien, une identité raciale qui se prétend, la plus authentique et supérieure de toutes les races. Et en face une autre identité, celle-là est juive, dite fils d'Israël se définit à son tour comme l'élite, la seule détentrice du message divin.

Deux identités vont se confronter théoriquement, jusqu'qu'au point que l'une va l'emporter sur l'autre. L'identité aryenne va écraser celle juive détentrice du message divin. Elle se distingue de celle juive dite spirituelle par la force technique et idéologique dite matérielle.

En conséquent, l'identité juive prend la place de la victime et se soumet directement au joug de l'identité nazi qui a pris la place du bourreau. Le lecteur pourrait comprendre et prendre Magnus pour un juif, vue sa situation en tant que victime pareille à l'identité juive.

Cette identité victime souffre de l'extinction de masse qu'Adolf Hitler qui a ordonné et que Hirschman a exécuté, cette réalisation du mal que Hannah Arendt désigne par la banalité du mal, durant le procès de Hirschman.

Ces deux identités se distinguent moralement par les notions du bien et du mal.

Les deux se veulent du côté du bien, l'identité nazie voit le bien dans cette fin de la défense de la pureté aryenne, un bien de la nation allemande. Quant à celle juive le bien réside dans sa particularité en tant que minorité porteuse du message du bien divin.

Pour se différencier de ces deux supériorités, l'identité nazie opte pour des outils et instruments de distinctions et de séparation, en effet, les signes distinctifs se manifestent corporellement par les numéros tatoués, et le port de l'Etoile de David, l'espace est donc un lieu sûr de la distinction et de la distanciation.

Les ghettos et les camps sont des outils de distanciation. C'est un marquage matériel de l'identité juive effectué par les nazis comme étape fondamentale et nécessaire avant de procéder à son extermination.

Dans Magnus, deux autres identités cette fois-ci, individuellement se confrontent et s'opposent : l'identité de Magnus personnage principal qui s'efforce de se souvenir pour rétablir sa mémoire de ce désastre, et en face l'identité du père adoptif Dunkeltal qui fait tout son possible pour effacer sa mémoire. Sylvie Germain n'a cessé de lui prêter plusieurs noms pour le confondre, et ainsi éviter de dévoiler sa vraie identité. Cette dernière est liée à la notion du mal. Mais ce mal est radical pour Sylvie Germain car il ne se sépare pas de son

identité car à aucun moment Dunkeltal n'a senti le moindre remort. Malgré ses identités empruntées, malgré son effort de se détacher de l'identité collective nazie vaincue, devant les nouvelles identités triomphantes.

Sylvie Germain donne à la morale une place importante dans la construction de l'identité. Elle fait d'elle une caractéristique fondamentale à toute identité.

Les actes du mal, desquels Dunkeltal était responsable, vont le suivre jusqu'à sa fin, vers la fin du récit.

Cette rencontre entre Magnus et Dunkeltal, entre le bien et le mal, entre la victime et le bourreau va dévoiler la vérité, et ce malgré le changement survenu sur le corps du Dunkeltal. Il a suffi d'être attentif à cette voix du baryton basse et aux habitudes de cette identité qui ont trahit ce camouflage, et ce masque tant porté par le porteur du mal, Magnus est enfin face à cette identité qu'il cherche pour la délivrer au jugement.

Nous comprenons donc que ces identités empruntées par Dunkeltal, ne sont là, que pour fuir la justice.

Pour Sylvie Germain l'identité est stable et permanente du point de vue morale, car elle fait de l'identité les conséquences des actes moraux dont l'être est à la fois capable et responsable.

Magnus l'a reconnu par sa voix et sa préférence des champs qu'il aimaient, et des quels a assisté Magnus encore enfant, dans ces soirées organisées par Dunkeltal avec ses amis du parti.

Voilà la stabilité de l'identité celle de Parménide, qui la juge immuable inchangeable, stagnante et non évolutive. Dans le cas de l'identité de Dunkeltal, elle est changeante dan l'apparence, mais stable dans son essence car régi par la moral. L'identité selon l'auteure réside dans la nature humaine, elle est en relation avec l'habitude et le caractère comme le pense Davide Hume.

L'identité de Magnus est une identité immuable, Magnus est toujours Magnus, il est le même, même dans la construction de cette identité, car il met sa conscience en relation avec son passe et son présent, il pense comme pense Jean Locke que la mémoire est le support ultime de l'identité une croyance que Sylvie Germain va effacé vers la fin du récit en mettant l'attention en tant que caractéristique identitaire permettant sa réalisation, et ce par les actes qui deviennent habitude, et dont le bien doit être le seul but recherché.

Sylvie Germain oppose les deux identités dans un pur intérêt moral, allant jusqu' à mettre son personnage Magnus en danger, lorsqu'il est fait adopté par le couple nazi, Seul cet acte de se souvenir va le distancer de l'identité nazie à la différence de l'identité du Dunkeltal qui essaye par l'acte de l'oubli 'oublier pour s'en débarrasser.

Magnus est une identité symbolisant le bien essaye de se souvenir et en face, Dunkeltal symbolise le mal essaye d'oublier. Une opposition nette entre le bien et le mal entre la mémoire et l'oubli.

L'identité de Magnus face au mal, essaye par tous les moyens de faire appel à la mémoire et au devoir de mémoire pour dénoncer l'injustice. Pour se faire il emprunte plusieurs chemins pour y accéder, il tente la voie spirituelle épousant l'harmonie et la justice de la nature, cette scène est là pour nous renseigner sur l'ordre cosmique des grands philosophes antiques : Platon et Aristote.

Quant au père de l'église que Magnus a rencontré dans la forêt, c'est une figure de guidance, qui va l'aider à sortir de cette caverne, car emprisonné depuis l'enfance dans ce moi, dans ce corps appelé Sôma qui signifie à la fois corps et prison en grecque ancien.

Une identité semble s'achever par cette purification de l'âme à la manière de Saint Augustin à donner un sens à sa vie par l'amour du prochain[113]. Sylvie Germain est de confession catholique l'influence fut grande apparait surtout au milieu du roman, dans la rencontre de Magnus avec l'oncle religieux et à la fin du récit, qui met en scène le prêtre et ses abeilles.

En conclusion, à travers ces deux identités conflictuelles, Sylvie Germain nous met en garde devant l'atrocité du totalitarisme, et le rôle qu'a joué le spirituel et le religieux pendant la deuxième guerre mondiale, contre le nazisme.

L'identité religieuse représentée par Lothar, Frère Jean et surtout Dietrich Bonhoeffer, ce dernier exécuté par les nazis car opposé à leur régime, en tant qu'axe du mal.

[113] Voir le présent mémoire, *Saint Augustin* Chapitre premier, page 31.

XII- Décomposition et déconstruction de l'identité 'du je au nous' du personnel au collectif'

1- Vers des identités existentielles et politiques

Sylvie Germain se déplace d'une identité personnelle existentielle, vers une identité collective politique. Déplaçant ainsi son personnage Magnus de l'espace-temps absurde, vers une identité politique, représentée par Dunkeltal, ce chef de famille qui représente les valeurs nazies et les croyances que la mère adoptive ne cesse d'en faire l'apologie. L'éloge de ses deux frères Franz et Georg, de cette double identité, constitué de deux prénoms, que le personnage va unifier dans son 'je', Magnus les portera en tant que noms jusqu'à les abandonner par l'adoption d'Adam, en tant que nouvelle identité religieuse cette fois-ci.

Une fois conscient de sa perte de mémoire et de son origine, Adam est là pour représenter à la fois le père et l'ancêtre de l'humanité.

Et pourquoi ne pas puiser dans cette généalogie judéo chrétienne, ainsi sauter toute l'arbre pour pallier ce vide du passé, son nom se trouve à la racine, peu importe les branches. Adam est là pour remédier à ce désordre mémorial

Adam et là pour mettre fin à cette double identité qu'il a porté de cette identité politique nazie et de laquelle il n'était jamais fier.

Adam vis-à-vis de l'autre, il cesse de se demander d'où il est venu ? il a actuellement un nom prophétique et un message à transmettre celui de dire non à l'injustice à la violence. Adam à la fois asile de cette ignorance de l'origine et armature pour le devenir. Ce je est remplacé par nous, car Adam appartient à toute l'humanité. Adam va-t-il garder ce nom à jamais ? va garder cette composition du moi, du je, et de l'autre.

Nous voici vers l'altérité, ainsi l'identité d'Adam va se politiser de ce glissement du singulier vers le pluriel.

Adam, l'homme biblique, n'a ni père ni mère, Adam se dilue en Adam, se double en relation et en rapport avec l'humanité tout entière. Adam le premier homme, alors que l'identité n'a pas de valeur, puisqu'il est unique, et dans cette unicité, toutes les identités se ressemblent. Il n'y a pas lieu donc de s'interroger sur l'identité.

Si l'identité était si importante, liée aux origines, elle n'a fait que créer une crise identitaire à Magnus qui pourrait le pousser à commettre le péché, puisque Adam le Biblique est identifié par ce péché originelle.

Adam ressemble à Magnus il n'a pas d'origine, c'est un personnage mythique comme tant de prophètes qui n'ont pas eu de père.

Magnus est lié à sa mère, il n'a jamais été question d'un père. Sylvie Germain en crée un en faisant porter ce nom à son personnage, Magnus devient lui-même ancêtre, voilà l'altérité, il devient Adam qui n'a pas d'origine, il devient lui-même origine de toutes les identités.

Adam va entreprendre un voyage, car il porte le message de la justice, il va entreprendre ce voyage à la poursuite de son père adoptif, qui a commis le grand péché, celui d'exterminer les juifs.

De l'identité individuelle responsable de l'autre, à l'identité collective, dans ce contexte, l'identité pour Sylvie Germain consiste en ce combat qu'entreprend l'individu en tant que responsable de ses actes et agissement, qui se manifestent dans l'adhésion identitaire politique.

Il est impossible de partir d'un 'je' vers un 'nous', car le 'nous' ne se crée pas d'un un dont l'identité est fermée, donc il faut une identité ouverte au collectif, à la communauté pour que ce 'je' puisse de cette communauté se trouver. Donc c'est grâce aux autres que le 'je' existe. Se trouver avec les autres et par les autres, voilà ce qu'implicite la notion de l'identité personnelle chez Sylvie Germain, essayant de brosser à travers Magnus dans sa quête l'identité personnelle. Il est à chaque fois accompagné, de personnes, et même dans le silence, il se trouve avec les autres dans ses souvenirs : « Libre d'être surpris par ce que moi, tout seul, je n'ai pas encore réussi à se sentir. C'est pourquoi j'ai besoin de toi. »[114] Donc il faut repenser d'une certaine manière le statut de l'identité personnelle à partir du nous, c'est á dire à partir du concept de nous, du milieu social, de cette communion de la personne humaine entre elle, et non seulement à partir d'une identité personnelle qui se conçoit en tant qu'individualité incapable de s'ouvrir à la communauté à la multiplicité.

Donc identité personnelle veut dire dans le cadre présenté par Sylvie Germain, une communion des hommes entre eux, dans une solidarité aristotélicienne, pour que chacun s'enrichit de l'expérience de l'autre et puisse par ce regard sur l'autre se trouver véritablement.

Sylvie Germain pose un questionnement pour saisir l'identité personnelle. Les ruptures existentielles causées par la deuxième guerre mondiale, apparentes dans la séparation, la perte de la mémoire, la perte des parents, la maladie. De ces circonstances inattendues, les souffrances et peines deviennent notre condition humaine. Sylvie Germain montre bien comme nous sommes produits de ces hauts et bas et de ses ruptures.

Franz-Georg n'est pas mort, cet ancien moi n'est pas mort, et ne fait pas place à Adam ni à Magnus, ni à un autre nouveau moi.

Nous sommes faits de ruptures qui à la fois nous dérivent et nous dirigent vers le devenir. Il n'y a pas un vraie ou une fausse identité, fixe ou unique, substantielle ou essentielle, vers laquelle le personnage est orientée pour réaliser son moi.

Il a fallu, un temps, un changement, une ouverture vers autrui pour que Adam puisse par une simple rencontre avec Lothar, pour que l'individualité d'Adam s'ouvre et se prospère dans cette multiplicité.

[114] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 247.

Conclusion

S’identifier est une tâche presque difficile pour Magnus qui n’a cessé de chercher ce passé, afin d’établir le commencement de soi. Tout au long de sa vie il n’a fait que remettre en cause cette impossibilité de se souvenir, cette tâche noire qui voile la vérité de son identité.

Pour Magnus, l’important est de s’identifier pour pouvoir vivre en sécurité, Un besoin primordial s’est fait ressentir dès l’âge de cinq ans, le besoin d’acquérir sa vérité, croyant qu’il va la détenir dans cette recherche pesante pour son présent. Et pourtant, des ruptures et d’arrêt de recherche manifestés dans les phases des deux amours qu’il a vécus. Deux stations de sa vie se sont révélées sécuritaires.

Les deux rencontres, celle de May et de Peggy, ont fait surgir de l’amour qui a remplacé ce prétendu manquement. Voyageant de ville en ville, en cette partie de son parcours amoureux, au-delà de cette vérité recherchée, sa vie a pris un sens.

C'est vers la fin du récit que Sylvie Germain met en exergue l’ambiguïté de la vérité de l’identité, qui nous paraissait, - nous en tant que lecteurs - presque tout au long du récit en tant qu’identité qui s’attache inconditionnellement à la mémoire telle est démontré par Jean Locke.[115]

Cependant l’auteure se voit obligée de libérer son personnage de cette énigmatique identité. Sylvie Germain a été formée en philosophie semblablement influencée par Emmanuel Levinas à qui elle a consacré son travail de fin d’étude, portant sur le concept du visage comme dévoilement de l’être. Certes, Sylvie Germain n’a pas planifié, ni organisé par avance le cheminement de l’histoire de Magnus, comme l’exprime Sylvie Germain dans l’un des entretiens avec France T.V. [116] Ce qu’elle a planifié, vraisemblablement, c’est cette sortie de l’impasse, de ce paradoxe identitaire, dans lequel son personnage Magnus est noyé, elle a fait endurer cette insécurité à son personnage, en lui ôtant une partie de son passé pour expérimenter ce rapport entre mémoire et identité. En parallèle Sylvie Germain met son personnage face à face avec ce paradoxe, à ce concept de l’identité telle qu’il est conçu par les philosophes.

Nous n’allons pas donner une définition de l’identité chez Sylvie Germain, mais plutôt nous tenterons d’éclairer sa pensée à ce sujet loin des définitions lexicales.

Cette pensée s’est dessinée vers la fin du récit, une sorte d’exercice pratique que Magnus va sans doute, expérimenter pour atteindre, non la signification de la notion, mais son intégralité, non la vérité de l’identité, mais sa réalité.

Cependant nous nous posons la question suivante : Où se manifeste la réalité de cette identité ?

Pour atteindre soi, Magnus est ouvert à tout enseignement pourvu qu’il l’aide à voir bien son existence. Il tente les enseignements de Lothar et du Frère Jean, mais aucun des deux

[115] Locke met la mémoire au service de la conscience pour construire une identité personnelle, Voir chapitre premier du présent mémoire traitant Jean Locke, page 37.
[116] https://youtu.be/_UP1AcutZac?si=uhhuN6qbzloLrqb7. Consulté, le 12 février 2024.

personnages n'a pu lui dévoiler ce sens caché de sa propre identité. Car personne ne détient ce secret qui lui est propre.

Les deux figures en tant que maitre et guide sont morts et avec leur disparition la réponse à sa question est demeurée vaine : Qui suis-je ? un cri demeuré sans appel.

L'apprentissage des Dunkeltal, la tradition religieuse représentée par Lothar et la voie mystique du frère Jean n'ont pas été d'un bon secours pour cette quête du sens de son identité. Son altérité, représentée par la figure du maître ou de l'enseignant est remise en cause. L'approche mystique de Sylvie Germain est la deuxième voie après celle de l'étonnement, probablement l'auteur est influencé par la sagesse d'orient. De cette sagesse elle va emprunter cette dernière tentative pour sauver son personnage et lui trouver l'issue présentée a la fin du roman.

Pour Sylvie Germain, l'identité n'est pas une vérité ni une idée ni un enseignement, ni une connaissance qu'on va acquérir du monde extérieur ou dans l'altérité, dans notre rapport avec l'autre.

Dans le cas de Magnus, la vérité de son identité ne pourrait parvenir d'autrui, puisque son identité est un état et non une idée ou une pensée.

Cet état est un état de conscience, qui n'est pas un idéal à atteindre ou un but a réaliser.

La mêmeté du personnage est fouillée en soi-même, et delà, parait l'homme capable du philosophe Paul Ricoeur, tout homme est capable d'accéder par lui-même à sa propre identité.

Nous avons tous cette capacité d'accéder à nos identités à condition de maintenir ce pathos de distance d'après Frédérique Nietzsche, se libérer de toutes ces tutelles comme le déclarait Emmanuel Kant dans son fameux article sur les lumières 'Aufklärung'[117], sortir de cette minorité et se libérer du religieux, du social et du politique.

Les systèmes, religieux et politiques reposent sur un savoir que Michel Foucault a relevé archéologiquement, dans son livre les mots et les chose, ces entités ne sont au fond que des doctrines organisées qui revendiquent eux seuls, la possession de la vérité, et que les autres vérités ne sont que mensonge ou illusion.

En ce sens, si Magnus cherche la connaissance de soi, il est contraint de passer par ce qu'il sait déjà, de la famille Dunkeltal, de Lothar ou du Frère Jean. Or ce qu'il sait de lui-même à travers ces entités ne va pas effacer la difficulté qu'il prouve, s'identifier à travers ce qu'on sait n'est qu'un savoir très limité, et qui n'est pas le but tant recherché par notre auteur.

Sylvie Germain insiste sur cette connaissance de soi qui permet le changement, et la projection du devenir, la construction de l'identité se fait a l'intérieur de nous-même, par l'intermédiaire du savoir qui s'implique en nous-même. Ce savoir doit être à la fois intégré à soi et ressenti en soi.

[117] Nom allemand désigne les lumières, correspond au mouvement des Lumières, paru au 18ème siècle.

Magnus est plus qu'une identité, plus qu'une simple théorie ou notion de connaissance, C'est plutôt un être qui se transforme de l'intérieur de ce qu'il sait, de ce qu'il sent, et de ce qu'il a comme intuition. La transformation s'effectue de l'Intérieur de cette connaissance dépassant tout savoir, l'identité alors se reconstruit elle-même, par contingence quant à la pensée elle ne peut atteindre cette vérité de l'identité.

Où se trouve donc cette connaissance de son identité ? Quand Sylvie Germain traite l'identité, elle fait appel à l'attention que le personnage porte à sa réalité telle qu'elle est et non la réalité telle qu'elle est représentée pour Magnus.

La vraie identité est donc cette connaissance de soi, que seul Magnus le détenteur, est capable de dévoiler, Magnus ne peut comprendre le soi qu'au-delà de sa subjectivité et donc au-delà du point de vue réflexif, au-delà de soi quand il est en rapport avec le monde.

Cette persévérance sur son identité est appréhendée en fonction de soi et de tout ce qui l'a aidé jusque-là à se construire, que ça soit dans sa langue maternelle, son éducation ou son expérience.

Magnus n'est qu'un traducteur de la compréhension de cette identité, il est le récit de soi à la Ricoeurienne, son identité est en fonction de ce qu'il sait.

Pour rendre la notion tangible, Magnus assimile l'identité à l'esprit en tant qu'indéterminée vers une identité déterminée. Ce travail d'assimilation l'aide à dévoiler sa vérité, de cette identité ignorée et indéterminée en une connue et déterminée.

Ordonner nos compréhensions par rapport à ce que nous savons déjà ne suffit pas de comprendre, car le but dans ce cas n'est pas de comprendre, puisque notre rapport au monde et notre identité seraient qu'un fruit d'un conditionnement ou simplement conséquences d'évènements.

L'identité de Magnus parait un résultat d'évènements et fruits de circonstances : Sylvie Germain parle d'une une guerre la vomis, une famille l'a adopté... l'identité est le produit d'une culture, d'une famille, d'une langue et d'une éducation. L'identité est inscrite dans l'histoire du 20ème siècle.

Magnus n'a pas le choix de sortir de cette impasse, qui le reconduit toujours au point de départ, ce cercle heideggérien qui mène nulle part.

Ainsi le monde semble appréhendé que d'après notre point de vue et la représentation qu'on en fait, toujours conditionnée par nos valeurs et nos croyances, nos espoirs et nos peurs.

Ainsi les identités culturelles et personnelles sont fragmentées. Et c'est dans cette rupture que Sylvie Germain intervient pour libérer Magnus de ce joug. Le libérer jusqu'à atteindre soi-même, non comme un autre mais comme lui-même, dépassant toute influence et conditionnement, afin de voir le monde non comme nous devons le voir mais comme il se doit se voir.

Se voir, non à travers le monde et ses enseignements, mais comme il est en nous, non en tant que réalité extérieure, mais en tant qu'intériorité en soi.

Pour Sylvie Germain, ce qui nous empêche de voir la vérité c'est cette distance qui nous sépare de nous-même, qui nous retarde les perceptions, puisque depuis notre venue au monde, nous croyons que la réalité est toujours en dehors de nous. Cette représentation cause une lutte avec nous-mêmes. Car nous sommes toujours à cette recherche du manque. Le manque pour Magnus est toujours présent dans cette recherche de la partie du passé manquant.

La délivrance du personnage consiste à accéder à sa connaissance, à la connaissance de soi, comme le prescrit le temple de Delphes « connait-toi toi-même », Pour accéder à la connaissance de soi, Sylvie Germain procède à une rupture avec l'extérieur dans une sorte de libération de soi.

Mais comment donc accéder à son identité ?

Vers la fin du récit, Sylvie Germain était très claire en adoptant l'isolement pour Magnus, l'imprégnant du vide et du silence. « Magnus est étranger à ce pays, à son histoire, et cette ignorance lui convient. Il est venu laver son regard, le dépouiller de son trop plein d'images. Il n'est plus qu'un homme-ours désireux d'hiberner »[118]

Cesser de penser, de connaitre, car la conscience de Magnus est en permanence noyé d'images. L'hibernation est donc l'option qui d'après Sylvie Germain exige une folie de patience[119], Magnus tente cette chance en pourchassant tous ce qui lui est connu, il va faire table rase de toutes les pensées qui traversent son esprit, ces pensées envahissantes s'abreuvent du connu. C'est alors que Sylvie Germain va remettre la pensée à sa place, et va lui ôter son caractère essentialiste.

La pensée est utile à notre sécurité, par ses repères elle structure nos perceptions du réel et donc nous rassure de l'inconnu, puisque c'est l'inconnu qui nous fait toujours peur et crée en nous l'inquiétude et le repli sur soi.

Ainsi Sylvie Germain va chercher l'identité au-delà du langage et des mots, c'est dans ce silence que va jaillir la vérité de l'identité :

« Il a fait son plein de vide, de réclusion, Le lourd silence déposé en lui commence à se clarifier. »[120] Faire cesser la pensée, mettre fin aux mots, au discours, donner libre cour au silence, c'est dessiner cette voie d'accès au réel, car la pensée a ses repères à l'extérieur de nous, établie une distance entre nous et le monde, telle la chouette de Minerve qui prend son

[118] Sylvie GERMAIN, *Magnus*, (Paris, Éditions Albin Michel, 2005), page 224.
[119] Ibid., page 227.
[120] Ibid., page 253.

envol au crépuscule.[121] En effet, palabrer sur ce qui nous fait peur n'est que tentation d'apprivoiser cette dernière mais pas une solution pour l'éradiquer.

Cependant la peur pour Magnus ne cesse jamais de cette façon, ce n'est pas en racontant son récit et parler de son inquiétude qui va le libérer de cette angoisse, car ses mots renvoient toujours aux catégories issues de son éducation et de son savoir et qui, à ce titre, sont toujours tournés vers le passé.

Toujours en retard par rapport aux choses, car se retournant au passé, Magnus à travers les concepts veut dévoiler l'objet de ses peurs, mais il ne fait que rencontrer cette peur. Au contraire, estime Sylvie Germain, pour éradiquer cette angoisse, met Magnus face à face à cet inconnu, qui finalement accepte de la regarder en face et surtout en silence. Savoir se taire, cesser de se plaindre, être attentif aux choses telles qu'elles sont. Et non telles qu'elles sont représentées pour nous. Cesser de les voir en fonction de soi, en s'éliminant comme si la présence de l'identité implique l'absence de la pensée, faire abstraction de nous-mêmes, c'est ne pas chercher à comprendre.

Se détacher de la pensée, c'est se détacher de ce que nous connaissons déjà, ainsi Magnus se présente dans ce silence dans le réel, dans l'immédiat, il est plus présent son identité est plus au monde qu'elle l'était autrefois.

Voici donc l'essentiel du message de Sylvie Germain : s'arrêter un instant dans le réel en silence tout en regardant, écoutant sans rien faire, sans penser, « Magnus a un léger sursaut, il tourne la tête vers la gauche ; son regard capte l'instant ou une feuille jaune translucide, aussi fine qu'une aile d'insecte, atteint le sol à quelque distance de lui. Son ouïe a perçu avant ses yeux, mieux que ses yeux. »[122]

Face au réel il n'est plus distrait du quotidien, son attention est autour d'ici et du maintenant à la manière stoïcienne, être attentif au réel ce n'est pas le décrire ou le comprendre, c'est plutôt être et renaitre à nouveau dans un présent éternel, dans une dissolution totale avec le monde. S'ouvrir à l'extérieur en silence, faisant abstraction de soi-même, rompant ainsi avec son propre conditionnement, tout en laissant son passé derrière soi. Être attentif, c'est donc atteindre un niveau supérieur de conscience. Laisser faire les choses, ne plus chercher à maîtriser quoique ce soit, accorder toute l'attention en un silence intérieur aux choses, et cesser de se demander le comment ?

Ne pas s'interroger sur la manière, ni la façon dont les choses doivent se passer.

Quel espace ? Quel temps ? ou quelle position ? Put importe les catégories, peu importe les détails, l'important c'est sortir de la planification, bref de l'intellectualisation.

Agir ainsi dans le monde comme condition pour que la vérité nous soit dévoilée, l'insignifiant désormais doit faire acte de présence, de là l'importance de la chose et de l'objet apparait dans

[121] Cette citation est tirée de la préface de l'œuvre du philosophe Friedrich Hegel : *Principes de la philosophie du droit*, et qui pourrait signifier que la philosophie est toujours en décalage avec l'histoire qui s'écrit.
[122] Sylvie GERMAIN, *Magnus*, (Paris, Éditions Albin Michel, 2005), page 256.

ses moindres détails. Chaque couleur, chaque son, chaque vibration, se meut et résonne désormais en nous dans le silence.

Magnus est l'homme qui pense être attentif à ce qui l'entoure, mais en réalité, tout lui échappe, puisqu'il met entre le monde extérieur et son identité un mur d'images, de représentations, de pensées, et donc de mots. Alors que pour l'auteure, c'est de tous ces intermédiaires qu'il s'agit de se délivrer.

L'attention ne consiste pas à faire l'effort sur soi et pour soi et se retirer en soi, mais c'est s'ouvrir vers l'extérieur, une sorte d'ouverture á travers laquelle, grâce à laquelle tout est clair sans le moindre effort.

Être attentif pour Sylvie Germain, c'est être ouvert à ce qui nous est inconnu. À ce qui est autre et qui donc d'une manière générale nous indispose, et crée en nous la peur. Voir donc les choses telles qu'elles sont est le seul moyen de dévoiler la vérité.

Se libérer de tout ce qui conditionne notre rapport au monde.

Quand l'attention est orientée vers une chose, l'identité s'efface et le moi-même s'oublie dans cette attention.

La libération du conditionnement s'effectue quand se réalise notre propre libération de notre propre personne. A ce je, à cette idée que nous faisons de nous-même, de notre identité personnelle. Nous devons faire abstraction de soi-même, pour que tout conflit disparaît en nous.

L'état dans lequel se trouvait Magnus à la fin du récit ne connaît, ni commencement ni fin, ni passe ni future. « le passé n'est plus, le futur n'est pas encore » donc ni passe ni futur seul le présent est là, attire toute notre entière attention.

C'est au centre de cet instant présent, que notre identité s'éternise, puisqu'elle est hors temps et hors champs. Le temps n'a plus d'importance, nos mauvais souvenirs et nos chocs du passé non plus. L'identité s'inscrit dans le temps épouse son mouvement, telle est l'identité et le monde, ils sont toujours neufs et vivants.

Tout ce qui nous apparaît est comme neuf. Comme si nous naissons toujours pour la première fois, Parce que Magnus cette fois ci va vivre les choses de l'intérieur, dans le silence intérieur qui est soi-même, il épouse le mouvement du réel, son identité est dans un présent qui ne s'arrête pas, c'est là où il est au cœur même de son être.

Sans cette expérience, Magnus serait condamné à se débattre avec le réel. A courir après le temps. A être spectateur de son passé. Et enfin, il va se plaindre du monde qui ne soit pas conforme à ses aspirations. C'est ce qui l'a fait souffrir continuellement, ce désir de possession qui l'a préoccupé.
L'identité de Magnus toujours manquante de quelque chose, de cette stabilité, de cette plénitude. Ce qui rend cette identité inachevée, est insatisfaite dans sa construction et son parcours.

En conclusion la paix de Magnus serait impossible sans cette expérience de l'être qui nous permet de nous retrouver dans le labyrinthe de concepts de l'identité et de des méandres de ses vérités. Acquérir la notion de l'identité c'est faire l'expérience de soi-même avec l'attention portée au monde. L'attention portée à la feuille, à son bruit et à son mouvement qui abolit la distance entre la feuille et Magnus, Il y a unité entre Magnus et la feuille, il a suffi de cette attention qu'il a accordé à la feuille pour qu'elle devienne partie intégrante de lui-même donc de son identité.
L'identité personnelle est cette parfaite unité totale et harmonieuse avec soi-même et avec l'extérieur. L'attention envers la feuille a fait envahir en Magnus la rupture avec sa pensée sur les feuilles, sur leurs genres, peu importe d'où tombent-elles. Magnus n'a pas besoin de représentation, car il détient toute la connaissance intime de cette feuille et de soi.
La feuille resonne en lui, car son identité était ouverte à elle. « Magnus a un léger sursaut, il tourne la tête vers la gauche ; son regard capte l'instant ou une feuille jaune translucide, aussi fine qu'une aile d'insecte, atteint le sol à quelque distance de lui. Son ouïe a perçu avant ses yeux, mieux que ses yeux. »[123]

Magnus est ouvert à l'extériorité, soi-même comme un autre, au cœur de cette expérience, Magnus était attentif, il a touché sa propre identité dans l'immédiateté il a réalisé sa propre présence.

Comment pouvons-nous concevoir l'identité ? Elle qui est liée à ces questions : qui suis-je ? Qui sommes-nous ? Comment pouvons-nous répondre ?

À cette interrogation, Magnus répondra en fin de son récit, Tel l'avait déjà indiqué Hannah ARENDT dans *Condition de l'homme moderne*, L'identité inchangeable de la personne ne peut être saisie que dans l'histoire de la vie de la personne, et dans son accomplissement que par le récit, et surtout quand cette vie prend fin. : « l'essence de qui est quelqu'un… ne commence à exister que lorsque la vie s'en va, ne laissant derrière elle qu'une histoire ». [124]
Sylvie Germain a su sauver cette identité de l'oubli, aussi elle a évité à cette expérience fugace, la disparition d'une identité tant menacée de l'effacement. Elle en a fait de cette identité, un devoir de mémoire, du précaire et du fragile.

Ainsi se termine une quette de l'identité de Magnus dans *Magnus*, Nous concluons ainsi a travers ce retour d'Ulysse, par la main d'Emmanuel LEVINAS :

« Mais l'odyssée a été aussi une aventure, une histoire de rencontres innombrables. Dans son pays natal, Ulysse revient dissimulé sous des faux dehors. Les discours cohérents qu'il sait tenir dissimulent une identité qui s'en distingue, mais dont la signifiance échappe au flair animal. »[125]

---

[123] Sylvie GERMAIN, *Magnus,* (Paris, Albin Michel, 2005), page 2**56.**
[124] Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Trad. : Georges FRADIER, (Calmann Levy, Nouvelle Edition, Paris, 2018), page 285.
[125] Emmanuel LEVINAS, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, (Paris, Livre de poche, Martinus Nijhoff, 1978), page 129.

Bibliographie et Ouvrages de référence

- ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Trad. : FRADIER Georges, (LEVY Calmann, Paris, nouvelle Edition, 2018).
- ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Trad. GOMEZ-MULLER Alfredo, (Paris, Le Livre de poche, 1992)
- ARISTOTE, *Topiques*, Tome I, Livres I-IV, Trad. : BRUNSCHWIG Jacques. s.v., s.d.
- BANKIR Seldag, *La problématique de l'identité dans les romans de Sylvie Germain : une approche sémiotique,* Thèse doctorale, (Université d'Istanbul, École Doctorale Sciences Sociales, Département de Langue et Littérature Françaises, Présentée et soutenue 21 décembre 2017).
- BEAUFRET Jean, *Parménide Le Poème,* (Paris*,* Presses Universitaires de France, 2ème édition, Quadrige, 2006).
- BRISSON Luc, MACE Arnaud et THERNME Anne-Laure, *Lire les présocratiques*, (Paris, Puf, 2012).
- BRUN Jean, *Les présocratiques*, (Que sais-je _ n°1319), (Paris, Presses Universitaires de France, 2003).
- COMPAYRE Gabriel, *La Philosophie de David HUME,* Ernest THORIN, (Paris, Éditeur Libraire du Collège de France, 1873).
- DESCARTES René, *Méditations métaphysiques*, (Paris, G.F. Flammarion, 1992).
- G. de DE PLINVAL, *Pour connaitre la pensée de Saint Augustin*, (s.v., Bordas, édition numérique du 19 mars 2019).
- GERMAIN Sylvie, *Magnus*, (Gallimard, Paris, Éditions Albin Michel, 2005).
- HOMERE, *L'Odyssée*, (Paris, Hachette, 2004).
- IBN KHALDOUN, *Discours sur l'histoire universelle (Al Muqaddima)*, Trad. : MONTEIL Vincent, Tome II, (Commission pour la traduction du chef-d'œuvre, Beyrouth, 1968).
- LEVINAS Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, (Paris, Livre de poche, Martinus Nijhoff, 1978).
- NIZZI Marie-Christine, *Le Propre et l'Étranger, le concept d'identité vécue en première personne,* Thèse doctorale, Philosophie, (Paris I, Université Panthéon-Sorbonne, 2011).
- PARMENIDE, *Le Poème : Fragments*, Trad. CONCHE Marcel (Paris, Presses Universitaires de France, 1999).
- PARMENIDE, *Le Poème*, Trad. Jean BEAUFRET (Paris, Presses Universitaires de France, 2ème édition, Quadrige, 2006).
- PLATON, *La République*, Trad. : PACHET Pierre, (Paris, Éditions Gallimard, 2008).
- PLATON, *Le Banquet*, Trad. : BRISSON Luc, (Paris, Flammarion, Nouvelle édition, 2007).
- PLATON, *Phèdre*, Trad. : BRISSON Luc, (Paris, Flammarion, 2014).
- RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, (Paris, Éditions du Seuil, 1990).
- SAINT AUGUSTIN, *Les confessions,* Trad. : TRABUCCO Joseph, (Paris, Flammarion, 1964).

Liens pages WEB

- https://www.universalis.fr/encyclopedie/erik-homburger-erikson/
- https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2010-4-page-229.htm
- https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2010-1-page-55.htm#pa7
- https://www.universalis.fr/encyclopedie/eleates/
- https://journals.openedition.org/cpuc/532
- https://www.assomption.org/wp-content/uploads/2021/02/RIA-50-La-personne-chez-st-augustin.pdf
- https://ggpphilo.wordpress.com/partie-1-descartes-locke
- http://djaphil.fr/textes/lecture-david-humetraite-de-la-nature-humaine-i-4-6-lidentite-personnelle-126
- https://www.philomag.com/lexique/identite
- https://www.lepoint.fr/culture/ricoeur-et-l-identite-narrative-21-07-2017-2144946_3.php
- http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3489
- https://www.lepoint.fr/culture/ricoeur-et-l-identite-narrative-21-07-2017-2144946_3.php
- https://www.philomag.com/lexique/identite
- https://www.onzic.com/titre/qGYgia4pTxgk4ubHgVIn/RICOEUR,-i